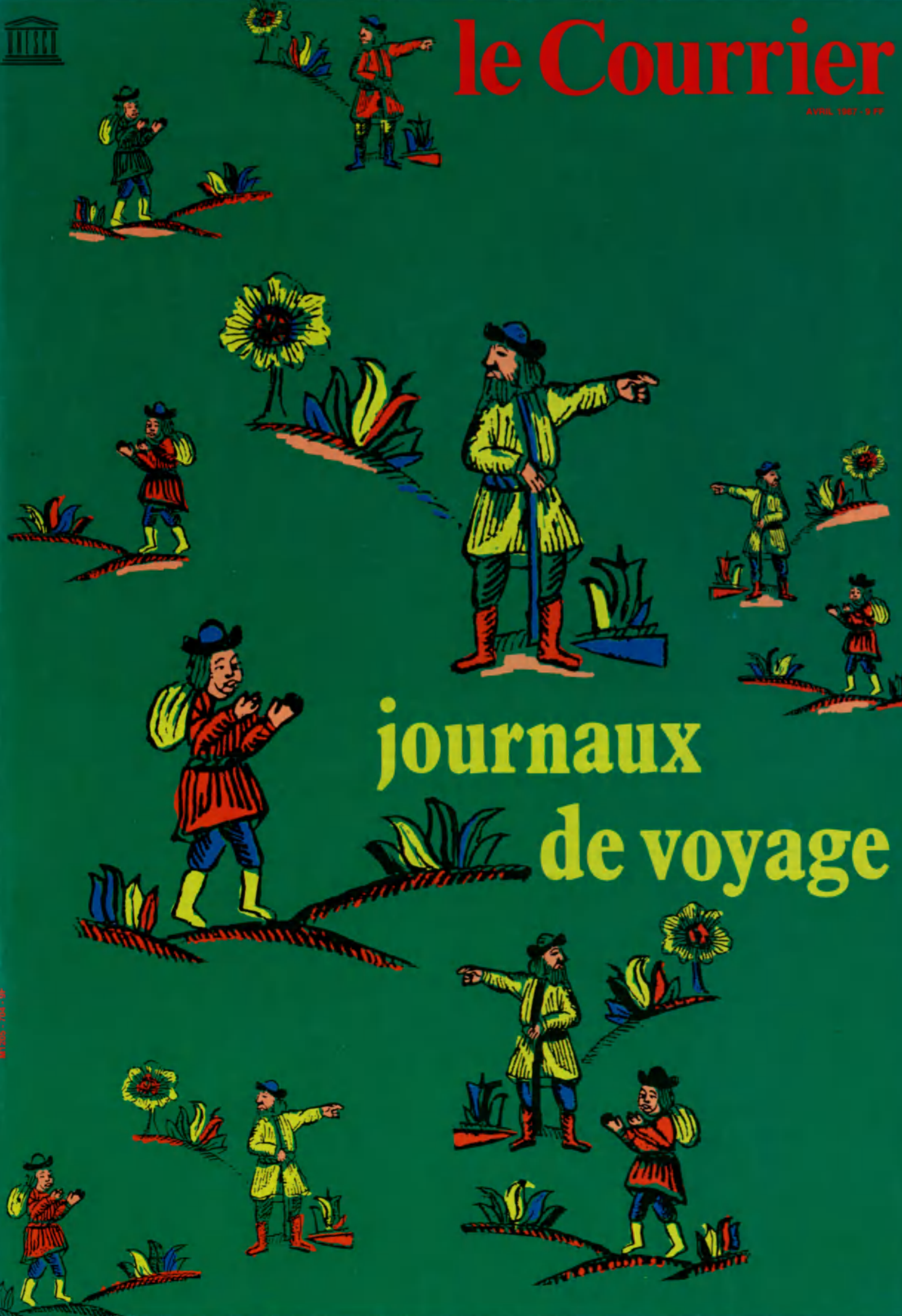




le Courrier

AVRIL 1967 - 9 FF



journaux de voyage

81-205 - 704 - 97

Le temps des peuples



Photo J. Purcell © Etablissement public du musée d'Orsay, Paris

De la gare au musée

Bâtie de 1898 à 1900, la gare d'Orsay faisait pénétrer au centre de Paris, par des voies souterraines, les trains de voyageurs. Au bout d'une trentaine d'années, avec le progrès des techniques, le trafic des grandes lignes abandonne la nouvelle gare. Le gigantesque vaisseau central, à l'audacieuse structure métallique, abrite diverses activités. Après avoir été menacés de destruction, la gare et l'hôtel attenant sont enfin appelés en 1978 à devenir un grand musée moderne abritant les collections d'art françaises de la seconde moitié du 19^e siècle. Le musée d'Orsay ouvre ses portes au public en 1986. Ci-dessus, vue de la nef centrale : salles et terrasses du musée s'alignent là où étaient autrefois voies ferrées et quais; au fond, la grande horloge de l'ancienne gare.



Le voyage est l'une des activités les plus importantes et les plus anciennes de l'homme. Multiples en apparaissent les motifs au cours des temps, de la recherche de nouveaux territoires de chasse à la conquête spatiale, sans oublier l'investissement de l'espace terrestre à des fins commerciales, religieuses ou politiques, ou encore la possession de l'invisible par le voyage « initiatique ».

On ne trouvera pas, dans ce numéro de *Courrier de l'Unesco*, un inventaire du voyage sous toutes ses formes, passées et présentes, entreprise hors de proportion pour notre revue, mais, surtout, hors de notre propos. Nous avons retenu, en effet, le voyage en tant que mode de rencontre. Par un choix, aussi varié et ouvert que possible, de journaux ou de récits de voyage, lesquels traduisent les variations de l'espace et de l'imaginaire d'une époque, nous avons voulu montrer en quoi le voyage met en évidence la découverte de l'Autre, les dissemblances et les ressemblances perçues entre *découvreur* et *découvert*, allant des plus profonds antagonismes culturels à la reconnaissance du *Même* sous des aspects inattendus et aussi du *Divers* tel que la connaissance de la planète l'a peu à peu révélé.

Aussi avons-nous écarté de notre recueil de témoignages des descriptions « objectives » du climat, du paysage, de la flore, de la faune, des « mœurs et coutumes » ou de l'organisation politique, bref, des études scientifiques relevant de l'anthropologie générale ou de l'ethnologie.

Soucieux, donc, de présenter des anecdotes ou réflexions de voyageurs aussi divers que possible, géographiquement et culturellement, nous avons esquissé, pour les regrouper, une typologie, qui n'est exclusive, faut-il le préciser, ni dans ses catégories ni dans son contenu. Si certains grands voyageurs, comme un Marco Polo, un Bougainville ou un Malaurie, pour ne citer que ceux-là, ou certains grands écrivains, sont absents de ce numéro, c'est que nous avons voulu attirer l'attention, dans l'espace limité qui est le nôtre, sur quelques autres voyageurs, peut-être moins connus du public international, comme un Olaudah Equiano ou un Jan Myrdal, et, surtout, montrer que le rayonnement des voyages s'est effectué dans toutes les directions.

Notre but a été, en définitive, de rassembler des écrits nous montrant l'homme en face de lui-même, quelque *déformée* que puisse lui apparaître l'image que lui renvoie autrui.

Notre couverture : adaptation d'une image populaire russe du 18^e siècle, gravée sur bois et tirée d'une suite intitulée *Histoire de Joseph le magnifique*. **Couverture de dos** : estampe japonaise de Keisai Yoshiku (1833-1904) : une élégante dame française écoute les récits de voyage d'un Hollandais fumeur de cigare, dont le bateau est ancré au large. En haut de l'estampe, un vocabulaire étranger (*kokukotoba*) donne en écriture cursive la prononciation japonaise approximative de quelques mots anglais et hollandais.

Couverture © Document de base : Bibliothèque nationale, Paris
Photo George Ducret © Galerie Janette Ostier, Paris

Rédacteur en chef : Edouard Glissant

4 Le voyageur et sa quête par Jacques Brosse

Mythe et voyage

- 8 Au seuil du Paradis terrestre par Christophe Colomb
- 9 Sur la piste des Amazones par Cristóbal de Acuña
- 10 On a marché sur la Lune par Neil A. Armstrong et Edwin E. Aldrin

Découvreurs et découverts

- 11 La messe au son du canon par Ferdinand de Magellan / Antonio Pigafetta
- 12 Sauvés par les Indiens par Jacques Cartier
- 12 Fêtes aux îles de l'Amitié par James Cook
- 13 Sur les côtes de l'Alaska par Grigori Chelikhov
- 14 Le courrier qui nage par Alexander von Humboldt

Voyageurs et marchands

- 15 Qui suis-je ? par Athanase Nikitine
- 16 A gitan, gitan et demi par George Borrow

A la rencontre des autres

- 17 Comment je devins Gustavus Vasa par Olaudah Equiano
- 18 Long nez, peau blanche et bouche de miel par Mungo Park
- 23 Danse à Bora-Bora par Victor Segalen

Pèlerins et missionnaires

- 24 Sage entre les sages par Xuan Zang
- 25 La visite au régent par Régis-Evariste Huc

Le voyage intérieur

- 26 Le pèlerin éperdu par Farīdoddīn 'Attār

Voyageurs lettrés en Extrême-Occident

- 27 Diplomates sous surveillance par Fukuzawa Yukichi
- 28 En Chine, en Occident par Yuan Zuzhi
- 30 Bal, égalité, fraternité par Domingo F. Sarmiento
- 31 Un général chinois à Paris par Chen Jitong
- 32 Poète indien, pasteur anglais par Rabindranāth Tagore

Le voyageur immobile

- 33 Paris on Thames par Joris-Karl Huysmans

Partir pour partir

- 34 Il faut toujours obéir aux princesses par Ibn Battūta
- 35 Au cœur de l'Afrique par René Caillié
- 36 Sport psychique par Alexandra David-Néel
- 37 Marco Polo en 2 CV par Jan Myrdal

- 2 Le temps des peuples :
FRANCE: De la gare au musée

le Courrier

Une fenêtre ouverte sur le monde

Mensuel publié en 32 langues
par l'Unesco, Organisation
des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture
7, place de Fontenoy, 75700 Paris.

Français
Anglais
Espagnol
Russe
Allemand
Arabe
Japonais

Italien
Hindi
Tamoul
Persan
Hébreu
Néerlandais
Portugais

Turc
Ourdou
Catalan
Malais
Coréen
Kiswahili
Croato-Serbe

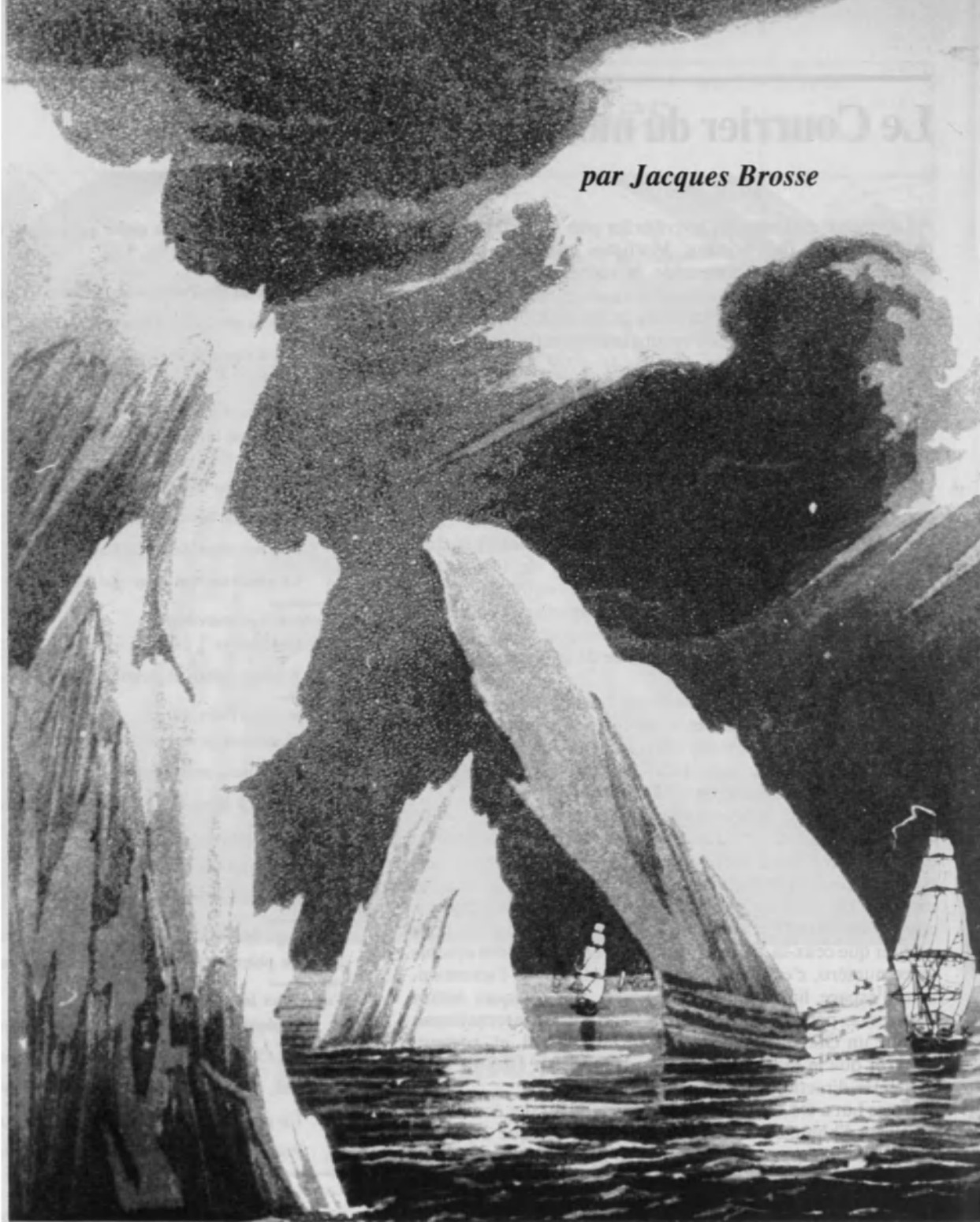
Macédonien
Serbo-Croate
Slovène
Chinois
Bulgare
Grec
Cinghalais

Finnois
Suédois
Basque
Thai

Une édition trimestrielle
en braille est publiée
en français, en anglais,
en espagnol et en
coréen.

ISSN 0304-3118

N° 4 - 1987 - CPD - 87 - 3 - 444 F



Le Courrier du...
par Jacques Brosse

AUX temps anciens, les voyageurs avaient pour modèles les héros dont les mythologies narrent les exploits. Du fait de leur origine, mi-divine, mi-humaine, les héros avaient pour mission d'unir au connu l'inconnu, de faire communiquer le domaine des hommes, l'empyrée divin et le monde souterrain des morts. De ce dernier, ils pouvaient franchir le seuil dans les deux sens, cela faisait même partie des épreuves qu'ils devaient affronter, car, promis à l'immortalité, il leur fallait néanmoins la conquérir en parcourant la terre jusqu'à ses extrémités que personne avant eux n'avaient jamais atteintes.

Ainsi Héraclès se rendant au Jardin des Hespérides puis dans les Enfers, ainsi Jason et ses compagnons partis à la conquête de la Toison d'or et le Troyen Enée, fils humain d'Aphrodite, errant d'Asie en Afrique avant de fonder en Italie une petite nation qui dominerait un jour le monde, ainsi le prototype de tant de voyageurs, le divin Ulysse. Mais si le récit de son périple, l'*Odyssée*, ouvre la littérature grecque, il fut précédé, de nombreux siècles auparavant, par l'*Epopée de Gilgamesh*, le héros sumérien parti au loin à la recherche de l'immortalité. De même, les plus anciens voyages chinois visaient les îles des

Immortels et le mont Kunlun, axe et centre du monde. Certaines divinités partaient elles-mêmes en voyage et les hommes guettaient avec impatience leur retour, comme celui de Quetzalcoatl, le Serpent emplumé des Mexicains précolombiens : ceux-ci, pour leur malheur, crurent reconnaître son escorte dans l'armée des conquistadors. L'arrivée d'énormes navires, chargés de richesses inouïes, dans la baie de Kealakekua, ne pouvait représenter pour les Hawaïens que la réapparition du dieu Lorono, identifié au capitaine Cook qui périt, victime de cette glorieuse méprise.

En son essence originelle, le voyage est moins une aventure qu'une quête. La décision de s'expatrier naît, certes, de la volonté de rompre avec le milieu familial, la stagnation stérile des habitudes, mais plus encore du dessein de se détacher du vieil homme, de s'engager dans la voie de sa propre transformation. Les étapes du voyage correspondent à un processus initiatique, elles rythment la marche vers le mystère, les rencontres avec les monstres constituent les épreuves symboliques auxquelles doit se soumettre le futur initié. Pour les siens, pour ceux qui, le voyant partir, ont admiré sa témérité, le voyageur

Le voyageur et sa quête



Photo © Jean-Loup Charmet, Paris

Le passage à travers les glaces, illustration du premier voyage du navigateur écossais John Ross (1777-1856) en vue de trouver au nord-ouest un passage entre l'Atlantique et le Pacifique, en 1818.

n'est plus au retour le même homme ; tout imprégné encore de l'inconnu, il est devenu un héros.

A la limite, le voyage peut même être immobile, tout intérieur. Parfois, il se déroule en une sorte de rêve éveillé, telle la descente de Dante dans les cercles infernaux. Et l'on sait qu'il existe toute une tradition du voyage initiatique qui aboutit au *Pantagruel* de François Rabelais, aux *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, en passant par la *Quête du Saint-Graal*. Ici, l'exploit chevaleresque est secondaire, il ne peut atteindre son but — la redécouverte de la coupe perdue contenant le sang du Rédempteur — que s'il s'accompagne d'une métamorphose intime. C'est ce que ne comprirent qu'à demi Lancelot et Perceval qui échouèrent, avant Galaad qui enfin aboutit, mais seulement en se détachant de lui-même, au point d'atteindre la parfaite transparence, devenant ainsi le reflet de l'objet de la quête, Jésus-Christ. La leçon vaut pour tous les voyages. Ceux-ci ne peuvent réussir que si le voyageur parti à la recherche de l'Autre, en arrive à s'identifier avec lui.

Une telle signification ésotérique, on la retrouve dans les récits chinois et japonais qui s'inspirent probablement du

voyage chamanique, car si cette pratique s'est restreinte à la Sibérie, elle fut jadis répandue dans toute l'Asie. Or, il importe ici de le souligner, ce périlleux exercice magique, le chaman ne l'accomplit nullement pour son profit personnel, mais en tant qu'intercesseur entre la communauté humaine qu'il représente et le monde des dieux, lesquels l'ont choisi pour cet office, lui conférant le pouvoir d'atteindre leur demeure céleste à tout autre interdite. De même, si Dante s'enfonce dans les cercles infernaux, si Galaad part à la recherche du Graal, c'est afin de rapporter aux autres ce qu'ils ont vu et qu'eux ne peuvent voir, de leur révéler l'inconnu.

S'il s'agit pour nous de voyages imaginaires, ce n'est là qu'une vue moderne. Dans les anciennes relations, mythique et réel sont inextricablement mêlés, ce qui rend fort difficile toute interprétation rationaliste puisqu'on ne peut toujours distinguer l'information géographique de ce qui est de l'ordre du symbole, le même objet pouvant être à la fois l'un et l'autre. Ainsi en va-t-il de l'*Odyssée*, sinon de la très moralisatrice *Navigation de saint Brendan*, roman d'aventures qui connut un immense succès au Moyen Âge, mais aussi, bien que les auteurs



Homme masqué des îles Sandwich (actuel archipel de Hawaï), illustration du troisième voyage (1776-1780) du navigateur anglais James Cook.

Photo © Jean-Loup Charmet, Paris. Bibliothèque nationale, Paris

fussent des marchands, du *Périple* du Carthaginois Hannon, qui explora fort vraisemblablement, vers 450 av. J.-C., la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au golfe de Guinée, ou encore des voyages de Marco Polo, qui sont aussi un *Devisement du monde*, et donc une cosmologie. Faut-il rappeler que jusqu'à sa mort Christophe Colomb lui-même fut convaincu d'avoir découvert, non point le Nouveau Monde, mais les îles du Japon et les côtes de la Chine ?

Jusqu'aux grandes expéditions transocéaniques de la Renaissance, tout voyage se déroulait dans deux dimensions, l'une verticale, nous dirions aujourd'hui subjective, l'autre horizontale, située dans l'espace terrestre, donc objective. Il ne faut pas oublier que cette ambiguïté, qui constitue pour les modernes une tare, était pour les contemporains ce qui donnait au voyage son véritable sens. Comment n'en aurait-il pas été ainsi dans l'Europe médiévale, où le voyageur type est le pèlerin et son avatar guerrier, le croisé ? Que vont chercher ces hommes au loin ? La rémission de leurs péchés, l'assurance du salut ; ce qu'au terme du voyage ils trouvent, c'est leur véritable patrie, la Jérusalem terrestre ou céleste. Dans cette optique sont rédigés les rares récits qui nous soient parvenus : ce sont des guides du pèlerinage en Terre Sainte.

Tel est également le propos des relations composées par des moines chinois, la visite des lieux saints du bouddhisme ; mais ces moines sont des lettrés : ce qu'ils vont chercher jusqu'en Inde, ce sont des textes sacrés plutôt que des reliques, et leurs

écrits, les relation de voyage de Fa Xian au 5^e siècle, de Yi Jing et surtout de Xuan Zang au 7^e siècle sont de remarquables documents tant historiques que géographiques.

C'est aussi pour cause de religion que les Arabes parcourent l'Orient. Le Musulman est presque contraint de se faire voyageur puisque l'une de ses obligations est d'accomplir au moins une fois dans sa vie le pèlerinage de La Mecque. De plus, la présence arabe s'étant étendue à une grande partie de l'ancien continent, les maîtres capables de transmettre l'enseignement oral, essentiel dans l'Islam, s'y trouvent dispersés. Le croyant, soucieux de parfaire sa connaissance, devra aller de l'un à l'autre et, de ce fait, parcourir le monde musulman, mais où qu'il se rende, il trouvera des coreligionnaires pour le comprendre et pour l'aider. Ce qui nous vaut, par exemple, les récits de voyage d'Ibn Djubayr, au 12^e siècle, puis d'Ibn Battuta, qui en un quart de siècle parcourut la moitié du globe.

L'extension de l'Islam eut aussi pour conséquence la création par les Arabes, habiles commerçants et excellents navigateurs, du seul véritable commerce international, terrestre et maritime, pendant tout le Moyen Age, et notamment du trafic des épices. Grâce aux informations recueillies sur place par les marchands qui se rendaient jusqu'en Chine et en Indonésie, les géographes arabes purent tracer de l'Orient l'image la plus complète de l'époque. Ces savants musulmans n'étaient pas que des géographes, mais des astronomes, des hommes de haute culture, point seulement des théoriciens mais aussi des voyageurs. Avec eux, les relations commencent à ressembler à des enquêtes. Elles se veulent exactes, rationalistes, presque scientifiques, à l'exemple de l'*Enquête* (là est le vrai sens du mot *historiai*) d'Hérodote dans la Grèce du 5^e siècle av. J.-C. ; car les Arabes furent les héritiers des Grecs. En plein Moyen Age, les Musulmans étaient déjà des voyageurs modernes.

Si nous nous sommes attardés sur les origines, c'est qu'il fallait définir la mentalité des plus anciens voyageurs, le statut qui faisait d'eux des êtres à part au sein de la communauté, car de ce type premier descendent tous les autres.

Au cours de la trentaine d'années qui s'écoula des expéditions de Christophe Colomb au premier tour du monde réalisé en 1520-1522 par les navires de Magellan et qui vit les découvertes successives par les Occidentaux de l'Amérique, de la route des Indes et de l'océan Pacifique, les voyages changent radicalement de sens. Désacralisés, ils ne se passent que dans une seule dimension, l'horizontale. Ce n'est plus avec l'Autre monde qu'on s'efforce d'entrer en contact, mais avec d'autres sociétés humaines. L'Autre est devenu l'autre, mais nullement le semblable puisqu'il est païen et qu'il faut d'abord le convertir.

Sauf rares exceptions, les voyageurs du 16^e siècle ressortissent plus ou moins à un nouveau modèle, le conquistador ; ce ne sont plus des hommes curieux et prudents, mais des chefs d'expéditions armées, violents et avides, menant conjointement la conversion forcée des autochtones, la conquête de leurs territoires et la poursuite forcenée de leurs intérêts personnels. Dieu et le roi qu'ils ont si bien servis leur doivent cette compensation. Ces hommes-là, ce furent des Portugais et des Espagnols, puis des Hollandais, enfin des Anglais et des Français, les créateurs des empires coloniaux, aussitôt suivis par les missionnaires et les marchands. L'image qu'ils exportaient, qu'ils imposaient aux Amérindiens comme aux Asiatiques demeura longtemps pour ceux-ci le visage même de l'Occident chrétien.

Pourtant, en marge de cette politique agressive, subsistait le vif élan de curiosité ranimé par la Renaissance, le désir humaniste de connaître l'univers entier, en sa diversité naturelle et humaine. Cet esprit-là s'incarne dans les voyageurs naturalistes, depuis le Français Pierre Belon et l'Italien Prospero Alpini au 16^e siècle, jusqu'au Suédois Peter Thunberg au 18^e et à l'Écossais David Douglas au début du 19^e. Ces missions, pacifiques s'il en fut, entreprises individuellement par des hommes résolus dont la vie entière était consacrée à l'accroissement des connaissances, constitue le contrepoids positif d'une brutalité souvent cynique.

Un tel courant, qui nous intéresse ici particulièrement, puisqu'à lui correspond un nouveau type de voyageur, est par-

fois laissé dans l'ombre par les historiens des voyages. Presque ininterrompu jusqu'au début du 19^e siècle, il atteignit son plein épanouissement à l'époque des « Lumières », quand, peu après 1750, furent lancées les grandes expéditions maritimes chargées d'explorer ce qui restait à découvrir dans l'hémisphère sud jusqu'au continent antarctique dont l'existence faisait l'objet d'ardentes controverses. Leur mission consistait à combler les vides des cartes, à élaborer une image plus exacte et plus complète de la Terre.

C'est ce qu'accomplit en ses trois voyages le capitaine James Cook. Comme son prédécesseur immédiat, Louis Antoine de Bougainville, comme ses successeurs qui s'inspirèrent des méthodes dont il avait démontré l'efficacité, Cook fut accompagné d'une équipe scientifique compétente qui devait procéder à un inventaire enfin systématique de la faune et de la flore. Grâce aux relations fort détaillées de ces circumnavigations, nous connaissons bien ces savants, jeunes et enthousiastes, qui se pliaient de bon cœur à la discipline indispensable en mer, affrontant des conditions pour eux très rudes et des risques souvent mortels.

Il est remarquable que beaucoup des survivants soient aussitôt repartis pour des voyages qui duraient de trois à cinq ans, comme Cook lui-même, leur modèle inégalable et même leur héros, ce qu'il fut en effet. Ce fils d'ouvrier agricole, ce marin sorti du rang n'était pas seulement un navigateur expérimenté, dont l'autorité se tempérait du souci constant du bien-être de son équipage ; plus étonnante pour nous est son attitude généreuse à l'égard des peuples visités. Non seulement envers eux

Gravure du peintre français Edgar Degas (1834-1917), vers 1857, montrant Dante et Virgile (à gauche, la tête ceinte de laurier) devant la porte de l'enfer, un épisode de l'Enfer de Dante.



Photo © Tous droits réservés

Cook n'usa jamais de violence que contraint et forcé, mais il s'efforça de comprendre des mœurs et des croyances qui lui étaient totalement étrangères avec une ouverture d'esprit sans précédent, une attention si minutieuse que cet autodidacte fonda, bien à son insu, l'ethnographie, la science de l'autre, qui n'est pas seulement observation, mais dialogue.

Pourtant, jamais Cook ne tomba dans l'excès inverse de celui qui caractérisait la conduite des colonialistes, le culte du « bon sauvage », préjugé des « philosophes » de la fin du 18^e siècle, dont Jean François de Galaup, comte de La Pérouse, qui avait un temps partagé leur illusion mais en était par force revenu, devait écrire : « Ils font leurs livres au coin du feu et je voyage depuis trente ans », peu avant de disparaître massacré, lui et ses subordonnés, par ces « enfants de la nature ».

Malheureusement, cet âge d'or dura peu. Si le Français Jules Sébastien César Dumont d'Urville, premier découvreur du continent antarctique, et même ses émules, l'Américain Charles Wilkes et l'Anglais James Clark Ross furent encore, jusqu'en 1843, des disciples de Cook, avec eux et l'arrêt des circumnavigations disparaît un certain état d'esprit. A l'idéalisme humanitaire succèdent les préoccupations mercantiles de la bourgeoisie d'affaires qui accède alors au pouvoir. Trop souvent, les missions religieuses se firent les auxiliaires des grandes puissances, les avant-gardes de l'occupation armée.

Néanmoins, la fièvre de la découverte, l'admiration que suscitait un merveilleux non plus surnaturel, mais naturel, subsistèrent intégralement chez les explorateurs scientifiques dont Alexander von Humboldt fut, dans les premières années du 19^e siècle, l'exemple le plus accompli. Appartenant à une riche et noble famille, l'un des derniers humanistes à posséder une culture véritablement universelle, le Prussien Humboldt semble s'opposer à Cook, l'Anglais empirique, et pourtant, sur bien des points, ils se ressemblent, ils se complètent. Le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799-1804* servit longtemps de modèle aux explorateurs terrestres, comme les *Voyages* de Cook aux navigateurs.

Furent les dignes héritiers de l'un et de l'autre, les Anglais Charles Darwin à bord du « Beagle », Henry Walter Bates et Alfred Russel Wallace ouvrant leur voie dans la splendide et infernale jungle amazonienne, enfin ceux qui pénétrèrent jusqu'au cœur si longtemps inconnu du continent africain, de l'Écossais Mungo Park et du Français René Caillié — le voyageur solitaire —, jusqu'à l'impavide et très humain missionnaire David Livingstone. Mais avec ce dernier disparaissait, en 1873, un certain type de héros, modeste et désintéressé, ce que n'était déjà plus son successeur immédiat, le journaliste anglo-américain Stanley.

Dorénavant, l'exploration se mit toujours davantage au service des intérêts capitalistes, elle devint le prélude à une forme nouvelle d'asservissement. Si la fascination survit encore chez les derniers explorateurs — les découvreurs des régions polaires —, leurs aventures se rapprochent de plus en plus de l'exploit sportif.

Que reste-t-il de l'esprit qui anima ces voyageurs partis à l'aventure, aujourd'hui où il suffit de prendre un avion pour se croire un héros ? Ce type nouveau, le touriste, rencontre-t-il vraiment l'autre et même, au fond, s'en soucie-t-il ? Peut-être le voyage n'a-t-il qu'un avenir, l'exploration de l'espace, mais il est encore trop tôt pour le savoir. ■

JACQUES BROSSÉ, écrivain et naturaliste français, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *Les tours du monde des explorateurs*, *Les grands voyages maritimes, 1764-1843*, avec une préface de Fernand Braudel (Bordas, 1983), traduit en anglais et en espagnol, et *Terres promises* (Julliard, 1985), son propre tour du monde. On lui doit aussi *Alexandra David-Néel, L'aventure et la spiritualité* (Retz, 1978), première biographie de l'exploratrice et écrivain.

Mythe et voyage

Faits légendaires et faits authentiques sont inextricablement mêlés dans l'esprit des premiers découvreurs européens du Moyen Age et de la Renaissance — un Vespucci, un Magellan ou un Colomb. Leur vision du monde est influencée par les récits d'anciens voyageurs, où le fabuleux voisine souvent avec la réalité observée, pour former un ensemble des plus crédibles, comme dans le *Devisement du Monde* de Marco Polo — une des lectures favorites de Colomb —, par les limites et l'imprécision de la cartographie d'alors, mais aussi par un certain nombre de mythes, dont la ténacité se prolongera fort longtemps après eux.

Au seuil du Paradis terrestre

par Christophe Colomb

A l'époque de Christophe Colomb (1450 ou 1451-1506), la réalité de l'existence du Paradis terrestre n'est pas mise en doute. L'origine de ce mythe remonte à la Bible, où il est écrit : « Dieu planta un paradis en Eden, vers l'Orient, et mit là l'homme qu'il avait formé. » (Genèse, L. II, 8). La quête du Paradis terrestre fut l'une des obsessions du navigateur génois, tout au long de sa recherche de la route maritime menant à la Chine et à l'Inde par l'ouest. La luxuriance végétale et animale, la douceur du climat et l'abondance des eaux du Nouveau Monde ne firent que le confirmer dans son rêve. Lors de son troisième voyage, en 1498, il découvre l'embouchure de l'Orénoque, sur les côtes de l'Amérique du Sud, et pense avoir enfin localisé le Paradis terrestre qu'il imagine à la source de cet immense fleuve d'eau douce.

L'ECRITURE sainte témoigne que Notre Seigneur fit le Paradis terrestre, qu'il y mit l'arbre de vie et que de là sort une source d'où naissent en ce monde quatre fleuves principaux : le Gange aux Indes, le Tigre et l'Euphrate (...), lesquels séparent les montagnes, forment la Mésopotamie et coulent ensuite en Perse, et le Nil qui naît en Ethiopie et se jette dans la mer à Alexandrie. Je ne trouve pas ni n'ai jamais trouvé un écrit des Latins ou des Grecs qui, d'une manière certaine, dise en quel point de ce monde est le Paradis terrestre. Je ne l'ai vu non plus sur aucune mappemonde, sinon situé avec autorité d'argument. Certains le plaçaient là où sont les sources du Nil, en Ethiopie, mais d'autres parcoururent toutes ces terres et n'y trouvèrent ni la température ni l'élévation vers le ciel telles qu'ils pussent admettre qu'il était là et que les eaux du déluge y fussent arrivées qui le recouvrirent, etc. Quelques gentils prétendirent démontrer qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries, etc. Saint Isidore, Beda, Strabon, le maître de l'*Histoire scolastique*, saint Ambroise, Scot et tous les savants théologiens s'accordent à dire que le Paradis terrestre est en Orient, etc.

J'ai déjà dit ce que je pensais de cet hémisphère et de sa forme, et je crois que si je passais sous la ligne équinoxiale, en arrivant là, au point le plus élevé, je trouverais une température plus douce et d'autres différences entre les étoiles et dans les eaux. Ce n'est pas que je croie navigable le point extrême de l'éminence, ni que s'y trouve de l'eau, ni qu'on puisse y accéder. Je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut arriver si ce n'est par la volonté divine. Je crois que cette terre dont Vos Altesses ont ordonné maintenant la découverte sera immense et qu'il y en aura beaucoup d'autres dans le Midi dont on n'a jamais eu connaissance.

Je ne conçois pas que le Paradis terrestre ait la forme d'une montagne abrupte, comme les écrits à son propos nous le montrent, mais bien qu'il est sur ce sommet,



Photo © Bulloz, Paris, Musée du Louvre, Paris

La Terre ou Le Paradis terrestre (détail), peinture sur cuivre de l'artiste flamand Jan Bruegel dit Bruegel de Velours (1568-1625).

en ce point que j'ai dit, qui figure le mamelon de la poire, où l'on s'élève, peu à peu, par une pente prise de très loin. Je crois que personne ne pourrait atteindre ce sommet, ainsi que je l'ai dit, que cette eau peut venir de là, bien que ce soit loin, et qu'elle va se jeter là d'où je viens où elle forme un lac. Ce sont là de grands indices du Paradis terrestre, car la situation est conforme à l'opinion qu'en ont lesdits saints et savants théologiens. Et les signes sont très sûrs eux-mêmes, car je n'ai jamais lu, ni ouï dire, que pareille quantité d'eau douce fût ainsi à l'intérieur de l'eau salée et voisinant avec elle. De même vient à l'appui de cela la très douce température. Et si ce n'est pas du Paradis que cette eau descend, ce me paraît une plus grande merveille encore parce que je ne crois pas que l'on connaisse au monde fleuve si grand et si profond. ■

La découverte de l'Amérique. II. Relations de voyages. 1493-1504. Traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne © François Maspéro/La Découverte, Paris, 1981.



Photo © Rojas Mix, Paris

Cette Amazone, montrée comme une allégorie de l'Amérique, figure dans un livre, paru en 1784, consacré aux costumes des peuples du monde et dû à l'écrivain et artiste français Jacques Grasset de Saint-Sauveur (1757-1810).

A 150 kilomètres au-dessous du dernier village des Tupinambas, en descendant le fleuve de l'Amazone, on rencontre au Nord une rivière qui vient de la province des Amazonas, et qui est connue parmi les gens du pays sous le nom de Cumuriz. Cette rivière tire son nom des peuplades d'Indiens qui habitent à son embouchure. Au-dessus de ceux-ci ce sont les Apotos... Après eux se trouvent les Iagaris, puis les Guacariz, l'heureuse tribu qui jouit de la faveur des Amazonas. Les Guacariz ont construit leur village sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse (les Cordillères de Guyane). Parmi elles, il y a un mont, appelé Tacamiaba, dont le sommet s'élève de beaucoup au-dessus des autres, et qui est stérile parce qu'il est sans cesse battu par les vents. C'est le lieu de séjour des Amazonas.

Ces femmes vivent seules entre elles et se protègent sans le secours des hommes. Seulement, à certaines époques déterminées, elles reçoivent la visite de leurs voisins, les Guacariz. Lorsque ceux-ci arrivent, elles courent aux armes, de peur d'être surprises. Mais, aussitôt qu'elles ont reconnu leurs amis, elles se précipitent toutes vers les barques des nouveaux arrivés. Chacune y prend un hamac et va le suspendre chez elle. Puis elle se couche, en attendant les hommes. Au bout de quelques jours, les hôtes des Amazonas regagnent leurs demeures et ne manquent jamais de revenir à la saison suivante. Les filles qui naissent de ces unions sont élevées par leurs mères. On leur apprend à travailler et à manier les armes. Quant aux garçons, on ne sait pas au juste ce qu'ils deviennent. J'ai entendu dire par un Indien qui, dans sa jeunesse, était allé avec son père à l'un de ces rendez-vous, que les Amazonas remettent au père l'année suivante l'enfant mâle dont elles ont accouché. Mais, en général, on croit qu'elles mettent à mort ces enfants mâles. Je ne saurais décider la question.

Quoi qu'il en soit, ces femmes possèdent des trésors capables d'enrichir le monde entier. La barre de la rivière sur les bords de laquelle elles habitent se trouve par 20 degrés de latitude méridionale. ■

Sur la piste des Amazonas

par Cristóbal de Acuña

Les Amazonas, ces sociétés de femmes guerrières et chasseresses, ont-elles existé en Amérique ? Le comportement de ces femmes légendaires nous a surtout été transmis par la mythologie grecque. On leur attribuait en particulier la coutume de brûler à leurs filles le sein droit pour leur faciliter le tir à l'arc. En Amérique du Sud, au 16^e siècle, l'explorateur espagnol Francisco de Orellana affirma qu'il avait combattu une troupe d'Amazonnes. Le fleuve près duquel cette bataille se déroula, le Marañón, aurait été alors rebaptisé pour cette raison l'Amazone, encore que certains fassent dériver ce nom d'un terme indien. A la suite de ce récit, plusieurs voyageurs partirent à la recherche des redoutables Amazonnes. En 1639, le très érudit Padre Cristóbal de Acuña (1597-1675), un jésuite espagnol, participa dans ce dessein à un des premiers voyages d'exploration du bassin de l'Amazone et en rapporta le récit que voici. Cent ans plus tard, au « Siècle des Lumières », un voyageur scientifique comme Charles Marie de la Condamine accordait encore crédit au mythe des Amazonnes.

Nouvelle découverte du grand fleuve des Amazonas, accomplie sur l'ordre de Sa Majesté l'an 1639 dans les provinces de Quito aux Royaumes du Pérou (1641). Citation tirée de Amazonnes, guerrières et gaillardes, par Pierre Samuel © Editions Complexe, Bruxelles / Presses universitaires de Grenoble, 1975.

On a marché sur la Lune

par Neil A. Armstrong et
Edwin E. Aldrin

Marcher sur la Lune ! Ce vieux rêve est devenu réalité à l'ère spatiale. Le 21 juillet 1969, deux astronautes américains, Neil A. Armstrong et Edwin E. Aldrin, étaient les premiers hommes à fouler le sol de la Lune. On trouvera ci-contre un extrait de leurs propos en cet instant historique. Symbole cosmique depuis des temps immémoriaux et source d'innombrables mythes, légendes et cultes, notre satellite révélait enfin son vrai visage. La Lune n'a cessé de faire rêver les écrivains de l'Antiquité à nos jours. Au 17^e siècle, le Français Cyrano de Bergerac, auteur de L'Autre Monde, s'envole vers la Lune dans une nacelle aux voiles poussées par l'évaporation de la rosée. Au 19^e siècle, c'est dans un obus confortablement aménagé que les héros de Jules Verne, dans De la Terre à la Lune, en font le tour. Dans les années cinquante, Tintin et ses compagnons, les héros du célèbre auteur belge de bande dessinée, Hergé (Georges Rémi, 1907-1983), font un voyage aussi mouvementé que réaliste qui fascinera deux générations de lecteurs. Tintin fut le premier à marcher sur la Lune...

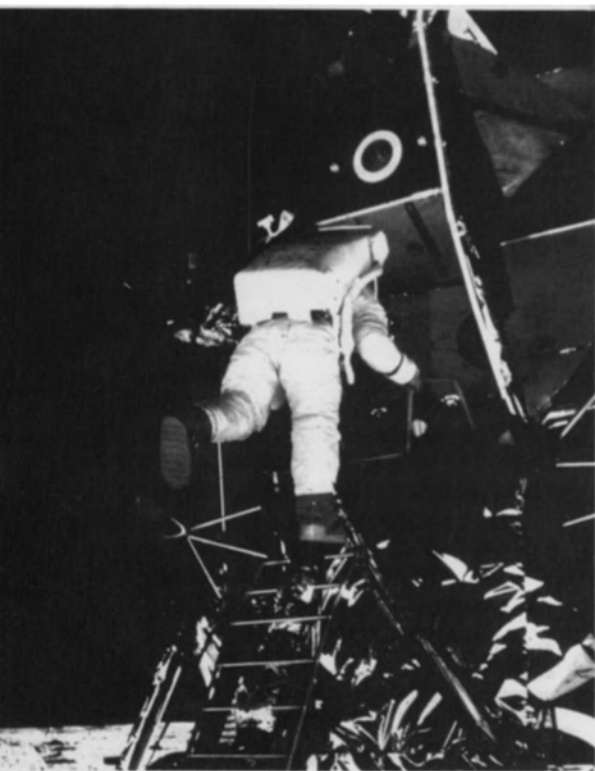


Photo © IPS, Paris

Armstrong : Ça y est, Houston*, je suis à la porte.

Houston : Vas-y, Neil.

Aldrin : Reste un moment comme tu es, Neil.

Armstrong : D'accord.

Aldrin : Tout est parfaitement au point ici.

Armstrong : D'accord, peux-tu ouvrir la porte un peu plus ?

Houston : Ça y est : nous avons l'image télé.

Aldrin : L'image est bonne ?

Houston : C'est très contrasté et, à l'instant, l'image est à l'envers sur l'écran, mais on distingue beaucoup de détails.

Armstrong : Voulez-vous vérifier l'ouverture que je dois choisir pour prendre les photos ?

Houston : La quoi ? Ça y est, on te voit descendre l'échelle.

Armstrong : Je suis au bas de l'échelle. Les pieds du module lunaire ne sont enfoncés que de trois ou quatre centimètres. Et pourtant la surface du sol paraît fine, très fine même quand on la voit de près. On dirait presque une poudre ; c'est vraiment très fin. Bon, je vais poser le pied sur le sol maintenant.

C'est un petit pas pour un homme, mais un pas de géant pour l'humanité !

La surface est fine et poudreuse. Je ramasse de la poussière avec le bout du pied. Elle colle à mes semelles et aux bords de mes bottes en formant une couche fine comme de la poussière de charbon. J'avance de quelques millimètres, peut-être deux ou trois millimètres, pas plus, mais je peux voir les empreintes de mes bottes et les traces qu'elles laissent dans cette poussière de petites particules (...)

En fait, marcher ne pose aucun problème.

C'est très obscur ici à l'ombre et j'ai du mal à voir où je pose les pieds. Je vais essayer de me diriger vers la lumière sans regarder directement le soleil. En regardant vers le module lunaire, je me tiens maintenant directement dans l'ombre et je regarde... vers les fenêtres et je vois tout très clairement. La lumière est suffisamment réfléchiée sur le devant du module lunaire pour que tout soit nettement visible.

Je vais avancer et prendre mes premières photos.

Aldrin : Tu vas prendre les échantillons ? Oui, c'est bon.

Armstrong : Ça marche et ça ne marche pas. C'est un peu difficile de creuser à travers la croûte. Comme c'est curieux ! La surface est très molle, mais par moment, quand j'essaie de prendre une carotte avec le collecteur d'échantillons, je tombe sur une surface très dure, mais on dirait que c'est le même matériau très aggloméré. Je vais essayer de ramasser un caillou.

Houston : Dis donc Neil, ça a vraiment l'air très beau, vu d'ici.

Armstrong : Ça a une beauté dépouillée tout à fait spéciale. Ça fait beaucoup penser à certains déserts aux Etats-Unis. C'est un peu différent, mais vraiment très beau. Au fait, je vous signale que beaucoup d'échantillons de roche, d'échantillons de roche dure, présentent en surface des espèces de vésicules.

Aldrin : Je peux sortir maintenant ?

Armstrong : Oui, attends juste une seconde, je fais passer ça par-dessus la rampe.

Aldrin : Ça y est ?

Armstrong : Oui, c'est fait. Tu es prêt ?

Aldrin : Fin prêt. (...) A quelle distance sont mes pieds de...

Armstrong : Tu es juste sur le bord de la porte.

Aldrin : Petit mouvement du pied, puis la porte, puis courber le dos... absolument sans aucun problème. Maintenant je vais me redresser et refermer partiellement l'habitacle — en prenant garde à ne pas le fermer en sortant.

Armstrong : Très bonne idée (...)

Aldrin : C'est là que nous allons vivre pendant les deux prochaines heures ; il faut prendre soin de notre petit chez nous. Je suis sur l'échelon du haut, c'est très facile de descendre en sautant d'un échelon à l'autre.

Armstrong : Oui, j'ai trouvé ça très facile et la marche aussi est très facile, Houston. Tu as encore trois échelons à descendre et puis une grande enjambée.

Aldrin : Je vais laisser mon pied sur l'échelon du bas et poser les mains à la hauteur du quatrième échelon à peu près.

Armstrong : Descends encore un peu plus. Encore deux centimètres environ. Là, tu y es. Quelle grande enjambée !

Aldrin : Oui, d'environ un mètre. Comme c'est beau !

Armstrong : C'est fantastique, hein ?

Edwin E. Aldrin, le deuxième homme à fouler le sol de la Lune, descend les premières marches du module lunaire d'Apollo-11, posé sur la surface poussiéreuse de la mer de la Tranquillité.

* Ville du Texas (Etats-Unis) où se trouve le Johnson Space Center, centre de la NASA (National Aeronautics and Space Administration) responsable de la préparation et du suivi des vols pilotés américains.

Découvreurs et découverts

Avec les grands voyages d'exploration, les Européens découvrent d'autres peuples, d'autres climats. Leur image du monde change. A la vision merveilleuse ou mythique du Moyen Age succède une confrontation, voire un affrontement, entre découvreurs et découverts. La prise de conscience des différences entre les civilisations commence.

DIMANCHE, dernier jour de mars et fête de Pâques, le Capitaine envoya de bon matin le chapelain à terre pour célébrer la messe. Et l'interprète alla avec lui pour dire au roi qu'on ne descendait pas à terre pour aller dîner avec lui, mais seulement pour ouïr la messe.

Le roi, entendant cela, envoya deux pourceaux morts. Et quand l'heure vint de dire la messe, le Capitaine avec cinquante hommes alla à terre, non point en armes, mais seulement avec les épées et vêtus le plus honnêtement qu'il fut possible à chacun de faire. Avant que les barques arrivent à terre, nos navires tirèrent six coups d'artillerie en signe de paix.

A notre descente à terre, les deux rois se trouvèrent là et reçurent aimablement notre capitaine et le mirent au milieu d'eux, puis nous allâmes au lieu préparé pour dire la messe, qui n'était pas loin de la rive. Avant que la messe commençât, le Capitaine jeta force eau de rose musquée sur les deux rois. Et quand arriva l'offerte de la messe, ces deux rois allèrent baiser la croix comme nous, mais ils n'offrirent rien. A l'élévation du corps de Notre-Seigneur, ils étaient à genoux comme nous et adorèrent Notre-Seigneur les mains jointes. Et les navires tirèrent toute l'artillerie à l'élévation du corps de Notre-Seigneur.

Après que la messe fut dite, chacun fit œuvre de chrétien, recevant Notre-Seigneur. Puis le Capitaine fit jouer de l'épée par ses gens, ce dont ces rois eurent grand plaisir. Ensuite il fit apporter une croix avec les clous et la couronne, auxquels ces rois firent révérence. Et le Capitaine leur fit dire que ces choses qu'il leur montrait étaient l'enseigne de l'Empereur son maître et seigneur, duquel il avait reçu charge et commandement de la mettre par tous les lieux où il irait et passerait. Et il leur dit qu'il voulait la dresser en leur pays pour leur profit, parce que s'il venait plus tard quelques navires d'Espagne en ces îles, en voyant la dite croix ils sauraient que nous y avions séjourné. Et aussi ils ne leur feraient point de déplaisir, ni à leurs personnes ni à leurs biens. S'ils faisaient prisonniers quelques-uns des leurs, en leur montrant soudain ce signe, ils les laisseraient aller.

Outre cela, le Capitaine leur dit qu'il était de nécessité que cette croix fût mise à la cime de la plus haute montagne de leur pays afin que tous les jours, voyant la dite croix, ils l'adorassent et que, s'ils le faisaient ainsi, tonnerre, foudre ni tempête ne leur pourraient nuire.

Ces rois remercièrent le Capitaine et dirent qu'ils le feraient volontiers. Puis il leur fit demander s'ils étaient mores ou gentils, et en quoi ils croyaient. Ils répondirent qu'ils n'adoraient autre chose, sinon qu'ils joignaient les mains en regardant le ciel, et qu'ils appelaient leur dieu Aba. Entendant ces mots, le Capitaine fut fort joyeux. (...)

Il fit demander au premier roi s'il avait quelques ennemis qui lui fissent la guerre, et que s'il en avait il irait les vaincre avec ses gens et ses navires pour les mettre à son obéissance. Le roi, en le remerciant, lui répondit qu'il y avait deux îles dont les gens étaient ses ennemis. Cependant, ce n'était pas l'heure d'aller les assaillir. Le Capitaine lui dit donc que si Dieu lui faisait la grâce de retourner une autre fois en ce pays-là, il amènerait tant de gens qui les lui mettraient par force en son obéissance. Puis il leur fit dire par le dit interprète qu'il s'en allait dîner et qu'après il reviendrait pour faire mettre la croix à la cime de la montagne ; les deux rois dirent qu'ils étaient contents et sur ce, embrassant le Capitaine, ils se séparèrent. ■

Relations du premier voyage autour du monde effectué par Magellan (1519-1522), par Antonio Pigafetta, édité par Léonce Peillard © Editions Tallandier, Paris, 1984.

Peinture d'une église de Cebu, île des Philippines où Magellan relâcha en 1521; le navigateur fait ériger une croix.

La messe au son du canon

par *Fernand de Magellan / Antonio Pigafetta*

Le but de Fernão de Magalhães, Fernand de Magellan (1480 env.-1521), navigateur portugais au service de la couronne d'Espagne, était commercial : atteindre les « îles aux épices », et notamment les Moluques, par la route de l'ouest. Mais ce périple, qui apportait la preuve pratique de la sphéricité de la Terre, eut un retentissement considérable grâce au récit qu'en fit Antonio Pigafetta, l'historiographe de l'expédition, et l'un des rares survivants de ce premier tour du monde qui dura presque trois années et coûta la vie à Magellan. En mars 1521, le navigateur parvenait aux Philippines.

Photo © Alan Cash, Londres



Sauvés par les Indiens

par Jacques Cartier

L'une des découvertes européennes les plus importantes en Amérique, fut sans doute celle, en 1535, du fleuve Saint-Laurent par le marin breton Jacques Cartier (1491-1557). Les guides et interprètes indiens qui l'accompagnaient au cours de ses explorations du Canada furent des auxiliaires précieux.

Ils apprirent à Cartier à connaître la géographie du pays, ses ressources, les mœurs et le langage des Indiens.

Lors de son second voyage, il hiverna à Stadaconé (Québec). Pendant le rude et long hiver canadien, une épidémie de scorbut décima ses hommes. Un des interprètes de Cartier lui indiqua l'antidote : une tisane riche en vitamine C.



Dessin de C.W. Jefferys © Ryerson Press, Toronto

UN jour notre capitaine, voyant la maladie si étendue et ses gens si fort atteints par elle, sortit du fort et, se promenant sur la glace, vit venir une bande de gens de Stadaconé, dans laquelle était dom Agaya, lequel le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la même maladie qu'avaient ses gens ; car il avait l'une des jambes aussi grosse, au genou, qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs de celle-ci retirés, les dents perdues et gâtées et les gencives pourries et infectes.

Le capitaine, voyant dom Agaya sain et alerte, fut joyeux, espérant savoir par lui comment il s'était guéri, afin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près du fort, le capitaine lui demanda comment il s'était guéri de sa maladie. Dom Agaya répondit qu'il s'était guéri avec le jus des feuilles d'un arbre et le marc, et que c'était le singulier remède pour la maladie.

Le capitaine lui demanda alors s'il n'y en avait point là autour, et qu'il lui en montrât, pour guérir son serviteur, qui avait pris la maladie au Canada pendant qu'il demeurait dans la maison du seigneur Donnacona, ne voulant plus lui déclarer le nombre des compagnons qui étaient malades. Alors dom Agaya envoya deux femmes avec notre capitaine, pour en quérir, lesquels en apportèrent neuf ou dix rameaux ; et ils nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles dudit bois, et mettre le tout à bouillir dans l'eau ; puis boire de cette eau, un jour sur deux, et mettre le marc sur les jambes enflées et malades, et que de toutes maladies ledit arbre guérissait. Ils appellent cet arbre en leur langage *annedda**.

Peu après, le capitaine fit faire du breuvage pour faire boire aux malades, dont aucun ne voulait essayer celui-ci, sauf un ou deux qui se mirent en aventure de l'essayer. Tout aussitôt qu'ils en eurent bu, ils en eurent l'avantage, qui se trouva être un vrai et évident miracle ; car, de toutes maladies dont ils étaient entachés, ils recouvrèrent santé et guérison, après en avoir bu deux ou trois fois ; tellement que tel parmi les compagnons qui avait la grosse vérole depuis cinq ou six ans avant la maladie a été par cette médecine guéri nettement.

Après avoir vu et connu cela, il y a eu une telle presse qu'on voulait se tuer pour ladite médecine, à qui en aurait le premier ; de sorte qu'un arbre, aussi gros et aussi grand que je vis jamais arbre, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait une telle opération que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été, avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que cet arbre en a fait en huit jours ; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvré santé et guérison, grâce à Dieu. ■

* On considère en général que ce mot désigne le sapin du Canada, appelé aussi épinette blanche.

Jacques Cartier rencontre des Indiens, sur les rives du Saint-Laurent, lors de son second voyage d'exploration au Canada, en 1535.

Voyages au Canada. Avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval
© Editions La Découverte, Paris, 1984.

Fêtes aux îles de l'Amitié

par James Cook

Le récit de ses voyages qu'écrivit le capitaine James Cook (1728-1779), le grand navigateur et explorateur anglais, est un modèle du genre. Non seulement Cook fit faire un très grand pas à la géographie de son temps en mettant fin au mythe d'un continent antarctique s'étendant jusqu'aux latitudes moyennes et en laissant à la postérité des cartes admirables et définitives, mais il mena auprès des populations qu'il rencontra des enquêtes d'une rigueur et d'une objectivité qui font de lui l'un des premiers ethnographes. Au cours de son troisième voyage, en 1777, Cook se retrouve dans les îles de l'Amitié (Tonga) où il a déjà débarqué, trois ans plus tôt.

FINOU* avait exprimé le désir de voir les soldats de marine faire l'exercice. Comme j'étais désireux de satisfaire sa curiosité, le matin du 20 mai, j'ordonnai à tous ceux des deux bâtiments de se rendre à terre. Après qu'ils eurent accompli leurs diverses évolutions et tiré plusieurs volées qui parurent plaire à la nombreuse assistance, le chef nous offrit à son tour un spectacle qui, de notre aveu unanime, dépassait en dextérité et en précision le spécimen que nous avions donné de nos manœuvres militaires.

C'était une sorte de danse, si entièrement différente de tout ce que nous avions déjà vu que je crains de ne pouvoir par une description en donner à mes lecteurs une idée qui approche de la réalité. Les exécutants en étaient des hommes, et il y en avait cent cinq qui y jouaient chacun leur rôle. Chacun d'eux tenait à la main un instrument très proprement travaillé, dont la forme ressemblait quelque peu à celle d'une pagaie, long de deux pieds et demi, avec un petit manche et une lame très fine, de sorte qu'ils étaient très légers. Ils faisaient mouvoir ces instruments de façons nombreuses et variées, dont chacune était accompagnée d'une attitude ou d'un mouvement du corps différent.

Les exécutants se rangèrent d'abord sur trois lignes, et par des évolutions successives chaque homme modifia sa position de telle manière, que ceux qui étaient en arrière arrivèrent sur le devant. Ils ne restaient d'ailleurs pas longtemps dans la même position, et ces changements se faisaient par des transitions rapides. A un moment, ils se déployaient en une seule ligne, ensuite ils formaient un demi-cercle, finalement deux colonnes carrées. Pendant qu'ils accomplissaient ce dernier mouvement, l'un d'eux s'avança et exécuta devant moi une danse bouffonne qui termina le spectacle.

Les instruments de musique consistaient en deux tambours ou plutôt deux blocs de bois creux, desquels on tirait quelques notes distinctes, en tapant dessus avec

deux bâtons. Il ne me semble pas cependant que les danseurs fussent appréciablement guidés ou aidés par ces sons, mais plutôt par un chœur de musique vocale, auquel tous les exécutants participaient à la fois. Leur chant n'était pas dépourvu d'une harmonie agréable et tous les mouvements correspondants étaient si adroitement exécutés que ce nombreux corps de ballet semblait agir comme si c'était une seule grande mécanique.

Nous étions tous d'avis qu'une exécution semblable recueillerait l'applaudissement unanime d'un théâtre européen ; et elle dépassait tellement tous les spectacles dont nous avions essayé de les divertir qu'on eût dit qu'ils se piquaient de nous montrer la supériorité qu'ils avaient sur nous. Pour ce qui est de nos instruments de musique, ils ne les tenaient en aucune estime, excepté le tambour, et encore ne le regardaient-ils pas comme supérieur aux leurs. (...)

Afin de leur donner une opinion plus favorable des amusements anglais, et de laisser leurs esprits pénétrés d'une plus haute idée de la supériorité de nos talents, je fis préparer quelques feux d'artifice, et quand la nuit fut venue on les alluma en présence de Finou et d'autres chefs. (...) Nos fusées volantes et aquatiques en particulier leur plurent et les étonnèrent au-delà de toute expression ; de sorte que l'avantage était désormais de notre côté. ■

* Ce chef était considéré comme le roi de tout l'archipel.
Relations de voyages autour du monde. II. Traduit de l'anglais par Gabrielle Rives © Editions La Découverte, Paris, 1987.

Au cours de son troisième voyage (1776-1780), le capitaine Cook assiste à une danse de nuit exécutée par des hommes, dans une des îles de l'Amitié.

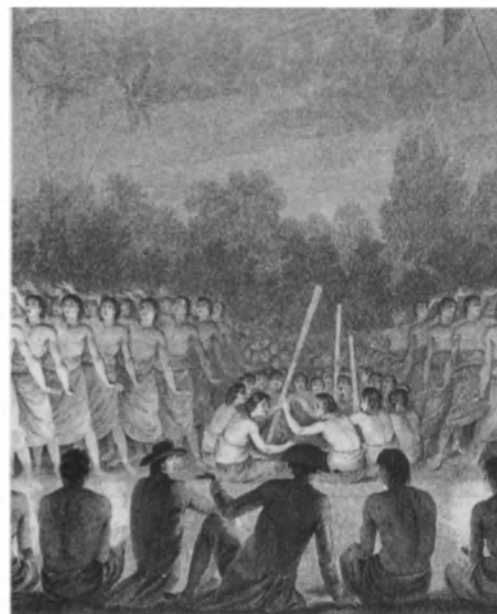


Photo © Bujloz, Paris

HOMMES, femmes et jeunes filles se transpercent la paroi du nez ; ils se percent également les oreilles et la lèvre inférieure. (...) Ils glissent dans l'ouverture pratiquée dans le nez un long morceau d'os. Ceux qui possèdent des perles et du corail en accrochent aux oreilles, à la lèvre et au nez, jugeant que c'est là une excellente chose et le plus beau des ornements. Ils ne se rasent point le menton, ne portent pas tous des chemises, vont pieds nus et, quand ils sont chez eux, sont tout à fait dévêtus, sauf un quelconque morceau de peau de bête, des fleurs ou de l'herbe dont ils se ceignent par devant.

Dehors, ils portent des parkas de castor, de renard, d'ours, de plumes, de lièvre nain, de rat musqué ou de lynx. Il existe un type de parka faite de boyaux de lion de mer, de veau marin et de baleine. Ils portent des coiffures composées de racine de sapin et d'herbe tressées, des bonnets de bois courbé et creusé.

Pour pêcher les animaux marins, ils utilisent une sorte de javelot, et, pour la guerre, ils disposent d'arcs ainsi que de piques en fer, en cuivre, en os et en pierre. Leurs couteaux sont en fer et en os ; leurs haches, d'un type particulier, et leurs aiguilles sont en fer (...) ; avant notre venue, les femmes fabriquaient elles-mêmes les aiguilles. Le fil est fait de nerf, la vaisselle est en bois, en corne de mouton sauvage, en argile ou en pierre creusée.

Ils utilisent de grandes ou de petites embarcations, faites, en guise de planches, de peaux cousues de façon étanche par dessus la carcasse, avec une ouverture prévue pour pêcher poissons et animaux marins. (...) Pour la pêche en rivière, ils construisent de petits barrages de pierres et attrapent le poisson avec une sorte de pique dotée, à une extrémité, d'un œil où ils fixent une aiguille de pierre ou de fer reliée par un nerf à un morceau de bois. Dans les golfes et les baies que forme la mer, ils tuent les gros poissons avec des harpons au moment où ceux-ci nagent en surface. Ils produisent du feu par frottement sur du bois ; ils s'éclairent au moyen de graisse de phoque, d'ours, de lion de mer ou de baleine, qu'ils font brûler dans des récipients de pierre, en y plongeant des herbes en guise de mèches. (...)

Ils accueillent leurs hôtes en se barbouillant de rouge le visage et en revêtant leurs plus beaux habits ; ils frappent des tambourins et exécutent une danse avec à la main leurs armes de guerre. Les hôtes arrivent aussi comme pour combattre : dès qu'ils s'approchent du rivage, les maîtres des lieux s'élancent dans la mer jusqu'à la poitrine. Ils tirent les embarcations, grandes ou petites, sur le rivage aussi vite qu'ils le peuvent, puis s'empressent d'en sortir les hôtes pour les porter un à un sur leur dos jusqu'à l'endroit prévu pour la fête ; là ils les font asseoir à leur place et tous gardent le silence jusqu'à ce qu'ils aient bu et mangé à satiété.

La première marque d'attention, et la plus appréciée, consiste à offrir de l'eau froide, après quoi, les jeunes garçons distribuent les plats : de la graisse, une mixture de plusieurs graisses, phoque, baleine et lion de mer. Ils servent aussi des baies et, en particulier, l'airelle rouge, la canneberge, la myrtille, la framboise

Frontispice d'une édition russe du récit de voyage de Grigori Chelikhov, parue à Saint-Petersbourg (Leningrad) en 1793.

Sur les côtes de l'Alaska

par Grigori Chelikhov

En 1740-1741, un groupe d'explorateurs russes conduits par le Danois Vitus Jonassen Béring, découvre l'Alaska et les îles Aléoutiennes. Un commerce anarchique de fourrures s'installe alors dans la région. Jusqu'au jour où un audacieux marchand russe, Grigori Chelikhov (1747-1797) parvient à le régulariser en réunissant tous les négociants dans une seule « Compagnie d'Amérique », qui installe des comptoirs dans presque toutes les îles Aléoutiennes. De 1783 à 1786, Chelikhov entreprend un voyage d'exploration des côtes aléoutiennes. La publication du récit de son voyage eut un très grand succès. Les habitants qu'il décrit ici sont ceux de l'île Kodiak ou Koniagues, les premiers Esquimaux de l'Alaska que rencontrèrent les Russes à la fin du 18^e siècle. Le détroit qui sépare l'île Kodiak de la presqu'île de l'Alaska porte d'ailleurs son nom.



Photo © APN, Moscou

Pérégrinations du marchand russe Grigori Chelikhov d'Okhotsk aux rives de l'Amérique par l'océan Oriental. (1791)

Le courrier qui nage

par Alexander von Humboldt

Quand, en 1799, à trente ans, le jeune Alexander von Humboldt s'embarque pour l'Amérique du Sud avec son ami Bonpland, que n'a-t-il déjà étudié ? La botanique, la chimie, la minéralogie, le galvanisme... Naturaliste, voyageur, géographe et géologue, historien et homme politique, ce baron prussien (1769-1859) est le type du savant complet. Il est, entre autres, le fondateur de l'anthropologie, de l'ethnologie et de l'archéologie américaines par sa description objective des Indiens. En 1802, il est au Pérou. Après avoir dessiné la carte complète des volcans de la région de Quito, entrepris l'ascension du Chimborazo presque jusqu'au sommet (6 272 m), décrit les vestiges de l'empire inca qu'il traverse, et fait un bref séjour dans la région amazonienne du pays — c'est alors sans doute qu'il observe le courrier qui nage —, Humboldt atteint la côte du Pacifique, où il découvre le célèbre courant marin froid qui porte désormais son nom.

polaire, auxquelles s'ajoutent diverses racines ; les baies ne sont pas mélangées. Il y a aussi du poisson séché que l'on appelle *pokola*, et de la chair de divers animaux et oiseaux, suivant ce dont chacun dispose de meilleur.

Ils ne connaissent pas le sel. Chaque plat et chaque boisson doivent être goûtés en premier par le maître de maison, sinon, les hôtes n'y touchent pas ; il faut croire qu'il arrive que des poisons y soient mêlés. Le maître, après avoir goûté chaque plat, le passe au premier des hôtes qui, après s'être servi, le transmet à son voisin, et ceci jusqu'au dernier. Tout ce qu'il reste des plats est renvoyé au premier, qui le met de côté, et, au moment de partir, les invités emportent tous ces restes avec eux.



Photo © Jean-Loup Charmet, Paris

Alexander von Humboldt, avec son ami et compagnon de voyage, le naturaliste français Aimé Bonpland (1773-1858), observe en 1799 une grande pluie d'étoiles filantes sur la côte de l'Amérique du Sud.

LES habitants utilisent d'une manière très singulière le cours inférieur du Rio Guancabamba, à l'endroit où il présente un grand nombre de chutes d'eau, pour mettre la contrée en communication avec les côtes de la mer du Sud. Afin de faire parvenir plus vite le peu de lettres qui de Truxillo peuvent être envoyées dans la province Jaén de Bracamoros, on se sert d'un messenger nageant.

En deux jours, ce singulier courrier, qui est ordinairement un jeune Indien, nage depuis Pomahuaca jusqu'à Tomependa, en descendant d'abord le Rio Chamaya, nom que prend le Rio Guancabamba à sa partie inférieure, et ensuite le fleuve des Amazones. Il enveloppe soigneusement les quelques lettres dont il est porteur dans un grand linge de coton, qu'il roule comme un turban autour de sa tête.

Lorsqu'il arrive aux chutes d'eau il sort de la rivière, et la rejoint plus bas, à travers les bois qui en ombragent les bords. Pour nager aussi longtemps sans épuiser ses forces, il entoure souvent de l'un de ses bras une pièce d'un bois très léger (*ceyba*, *palo de balsa*) de la famille des bombacées. Quelquefois aussi il nage en société d'un de ses amis. Ni l'un ni l'autre n'ont à s'inquiéter de leur subsistance, sûrs qu'ils sont de trouver un accueil hospitalier dans les cabanes éparses au milieu des belles *huertas* de Pucara ou de Cavico, entourées d'un grand nombre d'arbres fruitiers.

Le Rio Chamaya n'est heureusement pas infesté de crocodiles. Dans le Marañon même, ces animaux ne remontent pas au-delà de la cataracte de Mayasi ; leur nature indolente leur fait préférer des eaux plus tranquilles. J'ai constaté que le Rio Chamaya, à partir du gué ou *paso* de Pucara jusqu'à son embouchure dans le fleuve des Amazones, au-dessous du village de Choros, c'est-à-dire sur une étendue qui ne dépasse pas 22 lieues, descend une pente de 542 mètres.

Le gouverneur de la province de Jaén de Bracamoros m'a assuré que les lettres ainsi transportées sont rarement mouillées ou perdues. J'ai moi-même, peu de temps après mon retour du Mexique, reçu à Paris une lettre de Tomependa qui avait suivi cette route. Il est d'usage chez beaucoup de races indiennes qui habitent les bords du Marañon de voyager de la même manière, en descendant le fleuve de compagnie. J'ai eu l'occasion de voir dans le fleuve trente ou quarante têtes réunies d'hommes, de femmes et d'enfants, de la tribu des Xibaros, au moment où ils arrivaient à Tomependa. Le *courrier nageant* s'en retourne à pied par le difficile chemin du páramo del Paredón.

Voyageurs et marchands

Pas de commerce sans voyage et réciproquement. Dès la préhistoire commence la circulation des hommes et des marchandises, avec ses grands itinéraires, qui vont devenir peu à peu au cours de l'histoire des axes privilégiés de la diffusion des cultures et des modes de vie (voir le *Courrier de l'Unesco* « Les routes commerciales », juin 1984). Et les marchands qui partent à l'aventure vers des terres lointaines affrontent parfois des dangers insoupçonnés.

LA ville de Bidar est gardée la nuit par mille hommes sous les ordres du commandant de la place ; ils sont à cheval, en armure, et chacun d'eux tient une torche.

J'ai vendu mon étalon à Bidar : il m'avait coûté soixante-huit *futun*. Je l'avais nourri pendant un an.

A Bidar, on voit des serpents longs de deux toises qui rampent dans les rues.

J'étais arrivé à Bidar, venant de Kodangal, pour le jeûne de la Saint-Philippe ; et j'ai vendu mon étalon pour la Noël. J'ai séjourné à Bidar jusqu'au grand jeûne de Carême. J'y ai fait connaissance de nombreux Indiens. Je leur ai dit ma religion : pas musulman, mais Isâ-dîni, chrétien, et que mon nom était Athanase, mais que mon nom musulman était Khojâ Yousouf Khorâsânî. Ils ne se sont pas mis à se cacher de moi, ni pour manger, ni pour leur commerce, ni pour leur *manaz**, non plus qu'en aucune autre chose ; de même, ils ne cachaient pas leurs femmes de moi.

Je les ai interrogés sur leur religion et ils me disaient : nous croyons en Adam ; les *But*, à ce qu'ils racontent, ce sont Adam et toute sa descendance. Il y a en tout quatre-vingt-quatre religions en Inde, et toutes croient aux *But*. (...)

Au mois de mai j'ai fêté Pâques dans la ville musulmane de Bidar en Hindoustân. Les musulmans, eux, ont fêté le Baghrâm un mercredi de mai. Pour moi, j'ai commencé le jeûne le premier jour du mois d'avril. O Chrétiens fidèles, celui qui voyage beaucoup par de nombreux pays, celui-là commet bien des péchés et perd sa foi chrétienne. Et moi, pauvre esclave de Dieu, Athanase, je me suis grandement affligé pour ma religion. Déjà quatre Carêmes ont passé, et quatre Pâques, et moi, pécheur, je ne connais ni Pâques ni quand est Carême, quand est Noël, ni quand sont les autres fêtes, je ne connais ni mercredi ni vendredi. Je n'ai point de livre : quand on m'a dépouillé, on m'a pris mes livres. A cause de tous ces malheurs, je suis allé jusqu'en Inde, car je n'avais rien pour rentrer en Russie, il ne me restait aucune marchandise. J'ai fêté Pâques, la première année à Nâïn, la deuxième à Tchapakour au Mâzanderân, la troisième à Ormuz, et la quatrième à Bidar, dans l'Inde, parmi les musulmans. Et j'ai beaucoup pleuré sur la foi, la foi chrétienne.

Le musulman Malik m'a beaucoup pressé de me convertir à la foi musulmane. Et moi je lui ai dit : « Seigneur, *tu namâz qïlar-sân, män dä namâz qïlar-män ; tu bes namâz qïlar-siz, män dä 3 qïlar-män ; män gharib e sân in-jây* [tu pries et je prie aussi, tu récites cinq prières et j'en récite trois ; je suis étranger, tu es ici dans ton pays]. » Et lui m'a dit : « En vérité tu prétends que tu n'es pas musulman, mais la religion chrétienne, tu ne la connais pas. » Je suis tombé alors dans maintes réflexions et me suis dit : « Malheur à moi, maudit, qui me suis égaré loin du chemin de la vérité et qui n'en connais pas le chemin ! Me voici seul pour marcher ! Seigneur, mon Dieu, maître de toutes choses, créateur du ciel et de la terre, ne détourne pas ton visage de ton esclave, car je suis bien près du malheur. Seigneur, regarde-moi, aie pitié de moi, qui suis ta créature ; ne me détourne pas du chemin de vérité, mets-moi, Seigneur, sur ton chemin juste, puisque je n'ai rien fait qui puisse te plaire dans ce malheur, ô Seigneur, puisque j'ai passé tous mes jours dans le mal. *Allâh perverdîgâr Allâh kerîm Allâh rahîm Allâh kerîm Allâh rahîm Allah 'âlim al 'ulamâ* [Dieu protecteur, Dieu généreux, Dieu miséricordieux, Dieu sage d'entre les sages]. J'ai passé quatre Pâques en terre musulmane et je n'ai pas renié la foi chrétienne. Ce qui adviendra, Dieu le sait. Seigneur mon Dieu, je mets en toi mon espérance. Sauve-moi, Seigneur mon Dieu. »

* *Manaz* pour *namaz*, « prière » en persan.

Qui suis-je ?

par Athanase Nikitine

Marchand russe de la ville de Tver (aujourd'hui Kalinine), Athanase Nikitine voyagea de 1466 à 1472, année où il mourut près de Smolensk. Après avoir commercé dans les pays turcs des bords de la Caspienne et traversé l'Iran, il séjournait près de trois ans en Inde. Nikitine a laissé un bref récit de son voyage, surtout de ses allées et venues dans le royaume bahmanide au Deccan — il vécut notamment dans la ville de Bidar —, où il mêle paysages, observations et indications pratiques sur les denrées, les prix et les itinéraires. Mais son livre est aussi une méditation sur la solitude. En effet, une épreuve inconnue attendait Nikitine : au contact prolongé de l'Inde musulmane et hindoue, le marchand chrétien éprouva le sentiment angoissant de perdre son identité.



Photo © APN, Moscou

Une scène du *Voyage au-delà des trois mers* (1958), film soviéto-indien de Vassili Pronine et Ahrmat Abhat inspiré du récit de voyage de Athanase Nikitine. Le rôle du marchand et voyageur russe du 15^e siècle y est tenu par Oleg Strijenov.

L'enterrement de la sardine, vers 1810, du peintre espagnol Francisco Goya (1746-1828). Cette scène de carnaval est une des images les plus fortes qu'il ait laissées de la vie populaire espagnole.

Photo Manso © Académie royale des Beaux-Arts, Madrid



A gitan, gitan et demi

par George Borrow

Athlète d'un mètre quatre-vingt-huit à la tignasse blanche, expert au lancer de couteau et en chevaux, ami des gitans dont il parle couramment la langue, l'Anglais George Borrow (1803-1881) est un homme qui tient plus du personnage de roman que du commis-voyageur. Après une mission en Russie, il fut chargé par la Société biblique britannique et étrangère de distribuer la Bible dans la péninsule ibérique. The Bible in Spain (1842), le récit de sa mission évangélique, a pour sous-titre : « Voyages, aventures et emprisonnements d'un Anglais, dans une tentative faite pour répandre les Ecritures dans la Péninsule ». Ce livre d'aventures, humoristiques, dramatiques ou tragiques, eut, au moment de sa parution, un succès triomphal et continue d'être populaire, y compris en Espagne. La scène suivante se passe à Madrid.

A propos des toréadors, peu de temps après mon arrivée, j'entrai un jour dans une méchante taverne, fatigué et altéré après un voyage de découverte de deux heures dans un quartier connu pour ses brigandages et ses meurtres. Y trouvant une foule de gens qui avaient tout l'air de canailles, je les saluai, sur quoi ils m'ouvrirent un passage vers le bar en ôtant leur *sombrero* très cérémonieusement. Je vidai un verre de *Val de peñas*, et j'allais payer et repartir, quand un individu d'horrible mine, vêtu d'un justaucorps de buffle, de culottes de cuir et de bottes qui lui venaient à mi-cuisse, et coiffé d'un chapeau blanc dont les bords avaient au moins un mètre et demi de tour, se fraya un chemin dans la foule, se planta devant moi, et se mit à hurler :

« *Otra copita ! Vamos, Inglesito : otra copita !* (Encore un verre ! Allons, petit Anglais, encore un verre !)

— Merci, mon bon monsieur, vous êtes très aimable, vous paraissez me connaître, mais moi je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Vous ne me connaissez pas, reprit le drôle, moi, Sevilla le torero ! Mais moi je vous connais bien : vous êtes l'ami de Baltasarito, le garde national, un très brave homme, qui est de mes amis. »

Puis se tournant vers la compagnie, il dit d'une voix sonore, en accentuant fortement la dernière syllabe de chaque mot, selon l'habitude de la *gente rufianesca* (les brigands) de toute l'Espagne :

« Chevaliers et hommes forts, ce chevalier est l'ami d'un de mes amis. *Es mucho hombre* (C'est un fameux homme). Il n'a pas son pareil en Espagne. Il parle la langue obscure des Gitans, tout *Inglesito* qu'il est.

— Nous n'en croyons rien, répliquèrent plusieurs voix graves. Ce n'est pas possible.

— Ah, ce n'est pas possible ? Moi je vous dis que si ; avance, Balseiro, toi qui as été toute ta vie en prison, et qui te vantes toujours de savoir parler romanès, bien que tu n'y connais rien ; avance et parle romanès à Son Honneur. »

Un homme petit, frêle, mais agile s'avança. Il était en bras de chemise, une casquette de chasseur sur la tête. Ses traits étaient réguliers mais démoniaques. Il dit quelques mots dans le mauvais argot romanès des prisons, me demandant si j'avais jamais été dans la cellule des condamnés à mort, et si je savais ce que c'était qu'une gitane*.

« *Vamos Inglesito*, hurla Sevilla d'une voix tonnante ; répondez au *monró* (ami, gars) en romanès. »

Je répondis au brigand, car c'en était un, et même un dont le nom vivra longtemps dans les annales de la pègre de Madrid, par un discours d'une certaine longueur, dans le dialecte des Gitans d'Estrémadure.

« Je crois que c'est le romanès secret, marmotta Balseiro. C'est ça ou de l'anglais, car je n'en comprends pas un mot. »

— Est-ce que je ne te disais pas, cria le toréador, que tu ne connaissais rien au romanès ? Mais cet *Inglesito*, si. J'ai compris tout ce qu'il disait. *Vaya* (Allez), pour ça, il n'a pas son pareil. C'est aussi un bon *ginete* (cavalier) ; après moi, il n'a pas son pareil pour ça non plus, mais il raccourcit trop ses étrivières. *Inglesito*, si vous avez besoin d'argent, je vous prêterai ma bourse. Tout ce que j'ai est à votre service, et ce n'est pas rien, car je viens de gagner quatre mille *chulés* (*douros*) à la loterie. Courage, l'Anglais ! Encore un verre ! C'est moi, Sevilla, qui paie tout. »

Et il se frappa la poitrine à plusieurs reprises en répétant : « Moi, Sevilla ! » ■

* Douze onces de pain, ration des prisonniers. (Note de Borrow).

La Bible en Espagne, Aventures d'un colporteur pendant la guerre carliste © Editions La Palatine, Paris-Genève, 1967.

A la rencontre des autres

Plus que sur les heurts destructeurs entre civilisations différentes, le choix des extraits qui composent cette rubrique veut mettre l'accent sur le caractère réciproque de la découverte, sur la rencontre, que celle-ci ait été librement consentie ou imposée par la force. A travers trois expériences singulières, trois rencontres situées chacune à des moments-charnières de l'histoire des rapports entre les peuples, se profile en définitive un même éloge, ou une même nostalgie, de la différence.

QUELQUES personnes sur le navire m'affirmaient qu'on me ramènerait dans mon pays, ce qui me réjouissait grandement. J'étais fort heureux de me l'entendre dire, et pensais à toutes les merveilles que je pourrais conter à mon retour. Mais j'étais promis à un autre sort et perdis bientôt toute illusion lorsque nous fûmes en vue des côtes anglaises. Pendant que j'étais encore à bord de ce vaisseau, le capitaine, mon maître, me donna le nom de *Gustavus Vasa*. Je commençais à l'époque à comprendre un peu ce qu'il disait, et m'insurgeai contre un tel nom, lui signifiant du mieux que je pus que je préférais celui de Jacob ; mais il n'y consentit point et continua de m'appeler Gustavus ; je refusai un temps de répondre à mon nouveau nom, ce qui me valut force taloches. Je finis par me soumettre, et me résignai à porter ce nom, qui m'est resté depuis lors.

La traversée avait été longue ; nous étions à court de provisions et nos rations étaient des plus réduites. Vers la fin, nous ne recevions plus qu'une livre et demi de pain par semaine, à peu près autant de viande et environ un litre d'eau par jour. Pendant tout le temps que nous passâmes en mer, nous ne croisâmes qu'un seul navire, et, une fois seulement, nous primes quelques poissons. Dans cette extrémité, le capitaine et quelques autres me dirent en guise de plaisanterie qu'ils avaient l'intention de me tuer pour me manger, mais je les crus et en fus affligé outre mesure, pensant à chaque instant que ma dernière heure était venue.

Un soir, alors que je persistais encore dans cette idée, ils prirent, avec force difficultés, un grand requin, et le hissèrent sur le pont. Mon pauvre cœur en fut réjoui à l'extrême, car je pensais qu'ils pourraient manger ce requin à ma place ; mais bientôt, à mon grand étonnement, ils coupèrent un petit morceau de la queue et jetèrent le reste par-dessus bord. Quelle ne fut pas de nouveau ma consternation ! Je ne savais que penser de ces hommes blancs, dont je craignais fort qu'ils ne s'obstinent à vouloir me tuer et me manger.

Il y avait à bord du navire un jeune homme qui n'avait jamais pris la mer auparavant ; il avait cinq ou six ans de plus que moi et s'appelait Richard Baker. Il était né en Amérique, avait reçu une excellente éducation et était d'un naturel fort gracieux. Peu après ma venue à bord du navire, il me témoigna une grande sollicitude, ce qui me le rendit fort cher. Nous finîmes par devenir inséparables, et pendant deux ans, il me fut d'un grand secours ; il était mon compagnon et mon guide de tous les instants. Et bien que cet aimable jeune homme possédât des esclaves, nous traversâmes ensemble bien des épreuves en mer, et passâmes bien des nuits dans les bras l'un de l'autre au milieu des pires infortunes.

L'amitié qui naquit entre nous nous unit jusqu'à sa mort, qui, à mon grand chagrin, survint en l'an 1759, alors qu'il naviguait dans l'Archipel à bord du vaisseau royal le *Preston*. Je ne cessai jamais de le regretter, car avec lui je perdais à la fois un interprète bienveillant, un compagnon agréable et un ami fidèle ; lequel, à l'âge de quinze ans, révéla un esprit au-dessus de préjugés, et ne craignit point de manifester de l'intérêt envers un être ignorant, un étranger de couleur et un esclave, ni de frayer avec lui et de se faire son ami et son guide ! ■

Olaudah Equiano.
Frontispice ornant l'édition originale de son autobiographie parue en anglais en 1789 sous le titre : *L'intéressante histoire de la vie d'Olaudah Equiano, ou Gustavus Vasa l'Africain*, écrite par lui-même.

Equiano's Travels (Les voyages d'Equiano), abrégés et édités par Paul Edwards © Heinemann Educational Book Ltd, Londres et Ibadan, 1967.

Comment je devins Gustavus Vasa

par *Olaudah Equiano*

A l'âge de dix ans, Olaudah Equiano, né en 1745 dans un village situé sur le territoire de l'actuel Nigéria, est capturé et vendu comme esclave à un planteur des Antilles. Puis il travaille à bord de vaisseaux négriers qui traversent l'Atlantique. A l'âge de dix-neuf ans, il parvient à acheter sa liberté grâce à l'argent qu'il a économisé. Libre, il navigue en exerçant divers métiers, notamment celui d'intendant. Il visite ainsi la Méditerranée et prend part en 1773 au voyage d'exploration de Phipps dans l'Arctique. Equiano fut un ardent et actif partisan du mouvement anti-esclavagiste et devint à la fin de sa vie chef des magasins de vivres destinés aux esclaves libérés accueillis en Sierra-Leone. Le récit de sa vie, qu'il publia en 1789, connut un grand succès : douze éditions du livre se succédèrent, de 1789 à 1827, en Angleterre et aux Etats-Unis. Il n'a pas encore été traduit en français.



Photo © Heinemann Educational Books, Londres et Ibadan

Nez long, peau blanche et langue de miel

par Mungo Park

En 1795, un jeune médecin Ecossais nommé Mungo Park est commandité par l'African Association de Londres pour entreprendre un voyage de prospection à l'intérieur des terres africaines. A mesure qu'il avance, Park découvre une Afrique industrielle, commerçante et souveraine formée d'innombrables Etats. Ce qu'il voit, en amont du fleuve Gambie, nul autre homme ne le verra jamais plus. Son récit de voyage est à la fois un document unique sur les prémices de l'esclavagisme mercantile occidental et un legs ethnographique irremplaçable. Ecrit sans complaisance, dépourvu d'exotisme, son livre apparaît comme une succession de rencontres faites par un voyageur qui est d'abord un homme.



Photo © H. Roger Viollet, Paris

Portrait de Mungo Park (1771-1805). Le récit de ses voyages parut en 1798 sous le titre : *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique* faits en 1795, 1796 et 1797, par M. Mungo Park, médecin, envoyé par la Société d'Afrique établie à Londres.

QUAND nous arrivâmes à l'entrée de la cour dans laquelle était l'appartement du roi, mon guide et mon interprète, se conformant à l'usage, ôtèrent leurs sandales. Le premier prononça alors très haut le nom du roi et le répéta jusqu'à ce que ceux qui étaient dans l'appartement lui répondissent. Nous trouvâmes le roi assis sur une natte et ayant deux de ses gens auprès de lui. Je lui répétais ce que je lui avais dit au sujet de mon voyage, et les raisons que j'avais de traverser son pays, mais il ne parut qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui était totalement étrangère. Il dit tout uniment qu'il ne croyait pas possible qu'un homme de bon sens pût entreprendre un voyage aussi périlleux dans le seul dessein de voir le pays et ses habitants.

Je lui offris de lui montrer mon portemanteau et tout ce qui m'appartenait ; alors il fut convaincu de la vérité de ce que je lui disais. Ses soupçons n'avaient d'autre fondement que l'idée où il était que tout homme blanc devait nécessairement faire le commerce. Il fut très content des présents que je lui fis. Mon parasol, surtout, lui fit un très grand plaisir. Il l'ouvrit et le ferma plusieurs fois et ses deux officiers, ainsi que lui, ne pouvaient se lasser de l'admirer. Ils furent aussi quelque temps sans pouvoir comprendre l'usage d'une si merveilleuse machine.

Lorsque je voulus prendre congé du roi, il me pria de rester encore un moment. Puis il commença un long discours à la louange des Blancs ; il vanta leurs immenses richesses et leur générosité. Ensuite il passa à l'éloge de mon habit bleu, dont les boutons jaunes semblaient être singulièrement de son goût ; et il finit par me prier de le lui donner, m'assurant, pour me dédommager de ce sacrifice, qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, et qu'il informerait tous ceux qui le lui verraient de mon extrême libéralité envers lui.

La demande d'un prince africain qui est dans ses Etats ne diffère guère d'un commandement, surtout lorsqu'il l'adresse à un étranger. Ce n'est qu'une manière d'obtenir avec douceur ce qu'il a le pouvoir de prendre par force. Or, comme il n'était pas de mon intérêt d'offenser par un refus le roi de Bondou, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul que j'eusse alors qui valût quelque chose, et je le mis aux pieds de ce prince.

Flatté de ma complaisance, il me fit donner beaucoup de provisions, et il me pria de revenir chez lui le lendemain matin. Je ne manquai pas de m'y rendre. Le monarque était sur son lit. Il me dit qu'il était malade et qu'il désirait être saigné. Mais je n'eus pas plutôt lié son bras et ouvert ma lancette que le courage lui manqua. Il me pria de différer l'opération jusqu'à l'après-midi, attendu, dit-il, qu'en ce moment il se trouvait mieux qu'il n'avait été ; et il me remercia très affectueusement de la promptitude avec laquelle je m'étais préparé à le servir. Il ajouta que ses femmes désiraient beaucoup me voir, et qu'il serait charmé que je voulusse leur rendre visite. (...)

Ces femmes étaient au nombre de dix à douze, la plupart jeunes et jolies, et portant sur la tête des ornements d'or et des grains d'ambre.

Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaieté sur différents sujets ; elles riaient surtout de la blancheur de ma peau et de la longueur de mon nez, soutenant que l'une et l'autre étaient artificielles. Elles disaient qu'on avait blanchi ma peau en me plongeant dans du lait lorsque j'étais encore enfant, et qu'on avait allongé mon nez en le pinçant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature.

Pour moi, sans disconvenir de ma difformité, je fis un très grand éloge de la beauté africaine. Je vantai la brillante noirceur de leur teint, l'agréable aplatissement de leur nez. Mais elles me répondirent que dans le royaume de Bondou on faisait peu de cas de la flatterie, ou, comme elles l'appelaient, avec emphase, de la

Suite page 23

Pages en couleur

Page 19

La cathédrale de Mexico, enluminure du *Tarikh-i Yeni Dunya* (Histoire du Nouveau Monde) de 'Ali Chelebi (Iran, seconde moitié du 17^e siècle). Cette image composite mêle, en un raccourci exotique original, des traits de l'Orient et de l'Occident. A gauche de l'arbre, sans doute un goyavier, se dresse une église au toit en forme de pyramide aztèque. Le patriarche à la barbe blanche qui se tient à l'intérieur a le corps ceint d'un ruban de méditation, coutume de l'Inde. A droite, l'homme en prière porté par deux personnages en costume moghol évoque les statues de saints que l'on mène en procession dans certaines fêtes catholiques. Quant au groupe de personnages, en haut, en partie vêtus à l'euro-péenne, ils sont censés représenter des conquistadors.

Photo © Chester Beatty, Dublin

Pages 20 et 21

(1) Mensuration des statues géantes de l'île de Pâques (Chili), le 9 avril 1786, par deux officiers de l'expédition du navigateur français Jean François de Galaup, comte de La Pérouse (1741-1788). Gravure en couleur vers 1820 d'après un dessin de Duché de Vancy. (2) Rue de Guang Zhou (Canton), ville de la Chine méridionale. Aquarelle (1863) du peintre allemand Eduard Hildebrandt (1818-1869). (3) Carte du Kitâb nuzhat al-mushtâq fi 'khtirâq al-afâq (Livre du divertissement de celui qui désire parcourir le monde) du grand géographe arabe al-Idrîsî (1100-env.1165). Manuscrit maghrébin du 13^e siècle. Cet ouvrage décrit le monde alors connu et le partage en sept zones ou « climats ». La carte qu'on voit ici représente la 6^e partie du 4^e climat. Le sud, selon l'ancien usage arabe, est situé en haut. En bas de la page de droite, le

Tigre avec ses ramifications. En bas de la page de gauche, dans le coin de gauche, une partie de la mer Caspienne. (4) Peinture murale faite en 1986 à Jacmel (Haïti) commémorant l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. (5) Caravane au Mali.

1. Photo © Rojias Mix, Paris. 2. Photo © Jean-Loup Charmet, Paris. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris. 3. Photo © Bibliothèque nationale, Paris. 4. Photo © George Buxin, Paris. 4. Photo M. Huet © Hoa-Qui, Paris

Page 22

En haut: vue de Saturne et de ses anneaux, prise par la sonde américaine Voyager 1, d'une distance de 13 millions de kilomètres, le 3 novembre 1980. On aperçoit deux satellites de la planète : Téthys (en bas) et Dioné. En bas: Paysage exotique (1908) du peintre français Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau (1844-1910), un paysage de jungle où la nature est transformée par l'imagination.

Photo © Collection PPP/NASA Photo © Artepht/Lavaud





المغرب



الجزيرة

المغرب

المغرب





Suite de la page 18

bouche de miel. Cependant, pour me témoigner leur reconnaissance de ma visite, ou de mes éloges auxquels je crois qu'elles n'étaient pas aussi insensibles qu'elles affectaient de le paraître, elles me firent présent d'une jarre de miel et de quelques poissons qu'elles envoyèrent chez moi. On me pria, en même temps, de retourner chez le roi avant le coucher du soleil.

En me rendant chez ce prince, je pris quelques grains de collier et du papier à écrire, parce que, quand on prend congé de quelqu'un, il est d'usage de lui faire un petit présent. Le roi me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'était qu'une bagatelle, offerte par pure amitié, mais qu'elle me serait utile dans mon voyage pour acheter des provisions. A cette marque de bienveillance, il en ajouta une plus grande. Il me dit que, quoiqu'on eût coutume de visiter les bagages de tous les voyageurs qui passaient dans ses Etats, on s'abstiendrait de le faire avec moi et que j'étais maître de partir quand je voudrais. ■

Voyage à l'intérieur de l'Afrique © François Maspéro/
La Découverte, Paris, 1982.

LA relativité de la sensation d'exotisme est plus qu'avérée. Ce n'est qu'un recul dans l'espace, un lointain, ou bien, le lointain aboli, une surprise des premiers instants. Maintenant, voici que je vis très naturellement en des « pays enchanteurs », que je coudoie incurieusement des mœurs qui se répètent... et que maintenant c'est le retour vers la vieille Europe, qui me semble mirage...

Hier matin, sur le sentier qui contourne très exactement l'île, je pérégrine en carriole américaine attelée d'une bête assez indocile. Le Morne comme pivot. L'incessant récif. La mer calme. Le bruissement des feuilles sèches que les crabes de terre halent péniblement dans leur trou. Voici Faa-Nui, la grande vallée, nom hiératique de Bora-Bora même.

Vers le soir sonne le tambour, l'appel consciencieux à la *Upa-Upa*, mais sans écho. Des couples mornes passent. A grand'peine quatre danseurs, dont la silhouette de belle allure de Terii Farani. La nuit tombe. Le tambour fait rage, mené par un vieil aveugle dont il fait l'unique joie.

Et tout est rythme, en lui. Les épaules vibrent et dessinent très exactement la danse. Il a des crescendos émus. Il incite à la danse. Les couples mornes, indifférents, regardent. On fait cercle, sans conviction. Voici Terii Farani, en tapa blanche, couronnée de grandes fleurs blanches, le nez légèrement busqué, d'une courbe fière, les yeux battant, la bouche fine et belle, et de belle cambrure, qui se décide à donner l'exemple. Les pieds marquent, vivement, de tout petits pas. Les hanches ondulent sous le torse immuablement immobile. Les bras ondulent, se balancent ; les mains, parfois, vibrent. Avant qu'elle ne soit ivre, — car nous lui en donnerons tout à l'heure ample possibilité — cette femme est vraiment belle. Puis, enlacée par un *tane*, sa main sur l'épaule large, l'autre jointe à celle du mâle de même espèce, dans la pose pourtant exacte de notre valse européenne, elle simule nos petites danses menues, nos frêles polkas de porcelaine, et y met ses beaux gestes, ses belles lignes, et toute la « grâce grandiose » de sa race.

Et je songe au profond ridicule des poses d'une Française qui, d'instinct, sans travail, voudrait mimer le moindre pas indigène ! — Cette femme est purement belle.

Les quelques lumières s'éteignent et le vieux tambour se fatigue. La grande pelouse bordée d'herbe se fait noire, et disparaissent dans la nuit le *fare-himene*, le *fare-puera* et l'école, trois bâtisses dont deux, les dernières, furent mortelles au pays. Nous contribuons largement au recul de la *civilisation*, et de bon cœur ! On a débarqué, en dépit des ordres administratifs et moralisateurs, quelques gallons de rhum énergétique, et du vin en surabondance. On s'enferme, et l'on fait boire les danseurs et l'orchestre. Et ces femmes aux lignes très fières s'enivrent comme accomplissant un devoir, ponctuellement, avalant d'un trait le verre tendu, pour que leurs yeux se chavirent, que leurs lèvres s'épaississent... Il y a là le très jeune Tanahoa, bon garçon, qui réclame des « parfums » et offre sa parente en échange, puis Atu, ladite parente, grande, douce, de bons yeux bons ; et Hina (la Lunaire), un peu rousse et plus sauvage, puis Rereao, plus grêle et plus vive ; puis enfin Terii Farani, qui complique ses danses de pas nouveaux, incités par l'alcool, qui reste pourtant belle de ligne, et qui, surtout, a la discrétion de disparaître avant l'inévitable affalement...

L'instituteur intègre, homme de mœurs puritaines et pieux, qui chante au temple, ne doit guère en dormir, dans son *fare* tout proche !... ■

Page du journal de Victor Segalen
(1878-1919) avec un dessin de sa main
fait le 1^{er} janvier 1904 à Mangareva, la
plus grande île de l'archipel des
Gambier (Polynésie française).

Journal des îles © Les Editions du Pacifique, Papeete
(Tahiti), 1978. (Réimpression chez Fata Morgana,
1987.)

Photo © A. Joly-Segalen, Paris

Danse à Bora-Bora

par Victor Segalen

En 1903 et 1904, l'écrivain français Victor Segalen (1878-1919), affecté comme médecin à bord de l'avisos la Durance, basé à Tahiti, parcourt la Polynésie. Il est aussitôt conscient du drame qui se joue dans les îles : la lente disparition de la civilisation maorie traditionnelle. Il s'emploie alors à recueillir les derniers témoignages sur cette civilisation et écrit un chef-d'œuvre, les Immémoriaux, publié en 1907 sous le pseudonyme de Max Anély. De ce voyage il rapporte aussi le projet d'un « essai sur l'exotisme » intitulé significativement « Une Esthétique du Divers ». En s'insurgeant contre le drame d'une ethnie que l'on prive de ses mythes et de sa langue, Segalen constate le déracinement intérieur meurtrier que peut provoquer le choc de deux civilisations.



Pèlerins et missionnaires

Le pèlerin est une figure universelle. Entre le 4^e et le 11^e siècle, des pèlerins bouddhistes chinois se rendirent fréquemment en Inde, par la voie terrestre ou la voie maritime ; plusieurs ont laissé des récits passionnants de leur « voyage en Occident ». A partir du 16^e siècle, de nombreux missionnaires — figure typiquement occidentale — partirent d'Europe pour explorer l'Extrême-Orient, à la recherche de nouvelles âmes à conquérir. Certains furent d'extraordinaires voyageurs.

Sage entre les sages

par Xuan Zang

Le plus célèbre des pèlerins chinois en Inde est un moine bouddhiste à l'immense savoir religieux, Xuan Zang (602-664). Inquiet des erreurs et des divergences doctrinales qu'il constate dans les versions chinoises des livres canoniques, il décide d'aller en Inde pour en ramener une moisson de textes originaux et pour y étudier auprès des maîtres indiens. Son séjour dure une dizaine d'années. D'Inde il ramène plus de six cents ouvrages, des reliques et des souvenirs. Il passe le reste de sa vie à faire des traductions de textes d'une haute portée philosophique, et à enseigner. Ses célèbres Ta-T'ang Hsi-yu-chi (Mémoires sur les contrées occidentales) relatent son voyage.



Dessin de Zeng Zhao'an et Liu Jikun © Editions en langues étrangères, Beijing, Chine

Illustration d'un livre chinois pour enfant, Sun Wukong se convertit au bouddhisme (1984), relatant des épisodes du Xiyouji (Le Singe pèlerin ou Le Voyage en Occident), roman fleuve chinois du 16^e siècle attribué à Wu Cheng'en et inspiré du voyage en Inde de Xuan Zang. Le Roi des Singes, Sun Wukong, protégé ici Xuan Zang, à cheval, attaqué par un tigre.

LE Karnasuvarna était un Etat prospère et très peuplé, dont le territoire comptait 4 400 à 4 500 *li* de périmètre et la capitale plus de 20 *li*. La terre y était humide et fertile et les travaux des champs s'y déroulaient harmonieusement au rythme des saisons. Partout l'œil rencontrait des fleurs et des arbres chargés des fruits les plus rares. Le climat était tempéré, la population d'humeur débonnaire protégeait les lettrés, le bouddhisme et les autres religions. Une dizaine de monastères bouddhistes abritaient plus de deux cents moines, qui étaient tous des disciples de l'école de Sammatiya. Il y avait aussi cinquante temples Deva et les autres religions comptaient de nombreux adeptes. Il y avait en plus trois monastères bouddhistes dont les moines refusaient de consommer les produits laitiers conformément à l'enseignement de Devadatta.

Non loin de la capitale se trouvait le monastère de Luoduoweizhi (ou « Monastère de la Boue rouge » dans la langue de la dynastie Tang). Réputé pour sa splendeur, ce vaste bâtiment aux cours spacieuses, aux pavillons grandioses et aux terrasses majestueuses, était fréquenté par les moines et les savants les plus éminents qui venaient y échanger des idées et parler religion et philosophie.

A l'origine, aucun habitant du Karnasuvarna n'avait le bouddhisme pour religion. Un jour, un initié d'une autre religion du sud de l'Inde arriva en boitant dans la capitale, le bâton à la main ; son ventre était recouvert d'une plaque de cuivre et il portait une lampe sur la tête. Quelqu'un lui demanda : « Pourquoi te promènes-tu avec un accoutrement aussi bizarre ? » A quoi l'homme répondit : « Je suis tellement plein de science que mon estomac éclaterait s'il n'était pas contenu par la plaque de cuivre et c'est parce que j'ai pitié des masses ignorantes et stupides que je porte une lampe sur ma tête afin de les éclairer. »

Frappant sur un tambour, le nouvel arrivant mit tout le monde au défi de se mesurer dans une joute philosophique avec lui, mais, dix jours plus tard, personne n'avait encore osé l'affronter. Pressentis, les lettrés les plus éminents de l'Etat s'étaient dérobés. « Comment se fait-il, demanda alors le roi, que nous ne puissions trouver un seul sage suffisamment illustre sur toute l'étendue de mon territoire ? C'est vraiment une honte que personne ne soit en mesure de répondre à cet étranger. Cherchez encore parmi les ermites. » A ce moment, quelqu'un se présenta devant le roi et lui dit : « Il y a dans la forêt un étranger qui se fait appeler Sramana ; il vit seul depuis longtemps et consacre tout son temps à l'étude ; il n'agirait pas ainsi s'il n'était pas quelqu'un de hautement moral et de très instruit. »

Le roi se rendit donc personnellement dans la forêt pour inviter l'ermite à disputer avec l'étranger. Sramana répondit au roi : « Je viens de l'Inde du Sud ; je suis donc ici ton invité ; je ne suis pas très instruit et il est probable que je ne suis pas à la hauteur de ton attente. Je te remercie de ton invitation et je sais bien que je ne pourrai pas la refuser indéfiniment. Mais si je remporte la victoire, je te demande de fonder un monastère bouddhiste et de faire venir des moines pour diffuser l'enseignement du bouddha. » Le roi répondit : « Je te le promets et je n'oublierai jamais ta bonté. »

Sramana accepta donc l'invitation du roi et releva le défi de l'étranger. Celui-ci entama un interminable discours de plus de 30 000 mots pour exposer sa doctrine. Dans ce flot de paroles empreint d'une sagesse profonde et d'un immense savoir, il réussit à évoquer presque tout ce qui existait sous le soleil, depuis la pensée des théoriciens les plus fameux à sa propre expérience. Mais il suffit à Sramana d'un instant pour comprendre la signification de son discours. Il n'eut besoin que d'une centaine de mots pour répondre à son adversaire et déjouer tous ses pièges sans faire une seule faute. Passant alors à l'attaque, il pressa son interlocuteur de questions sur sa doctrine. Sentant qu'il avait trouvé son maître, l'autre garda le silence et se retira ayant perdu tout crédit. Profondément impressionné par les talents de Sramana, le roi fonda le monastère de Luodoweizhi pour diffuser l'enseignement du bouddhisme. ■

Mémoires sur les contrées occidentales, livre 10.

NOUS en étions au dessert, c'est-à-dire que nous en étions à rincer nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux Lamas, prétendus marchands, reparurent. « Le régent, dirent-ils, vous attend à son palais, il veut vous parler. — Bon ! est-ce que le régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles ? — Il n'est question ni de selles, ni de marchandises... Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le régent. » Notre affaire n'était plus douteuse ; le gouvernement avait envie de se mêler de nous ; mais dans quel but ? Était-ce pour nous faire du bien ou du mal ? pour nous donner la liberté, ou pour nous enchaîner ? pour nous laisser vivre, ou pour nous faire mourir ? C'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. « Allons voir le régent, dites-nous, et pour tout le reste, à la volonté du bon Dieu ! »

Après nous être revêtus de nos plus belles robes, et nous être coiffés de nos majestueux bonnets en peau de renard, nous dîmes à notre estafier : « Allons ! — Et ce jeune homme ? fit-il, en nous montrant du doigt Samdadchiemba, qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante. — Ce jeune homme ? c'est notre domestique ; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela ; il faut qu'il vienne aussi ; le régent veut vous voir tous les trois. » Samdadchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très-insolente une petite toque noire sur son oreille, et nous partîmes tous ensemble, après avoir cadenassé la porte de notre logis.

Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier Kalon, régent du Thibet. Après avoir traversé une grande cour, où se trouvaient réunis un grand nombre de Lamas et de Chinois, qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraître, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts : l'introduit passe par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le régent. (...)

Aussitôt que nous fûmes assis, le régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut, à la fin, si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. « Bon ! dites-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant ; notre affaire ira bien. — Ah ! dit le régent, d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous ? Je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur paraît assez bon enfant. — Vous autres, comprenez-vous ce langage ? » ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui. Ils s'inclinèrent tous ensemble, et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. « Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays ; traduisez vos paroles en thibétain.

— Nous disions que, dans la physionomie du premier Kalon, il y avait beaucoup de bonté. — Ah ! oui, vous trouvez que j'ai de la bonté ? Cependant, je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant ? » demanda-t-il à ses gens. Ceux-ci se mirent à sourire, et ne répondirent pas. « Vous avez raison, continua le régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un Kalon. Je dois être bon envers mon peuple, et aussi envers les étrangers. »

Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprîmes que fort peu de chose. Quand il eut fini, nous lui dîmes que, n'ayant pas assez d'habitude de la langue thibétaine, nous n'avions pas entièrement pénétré le sens de ses paroles. Le régent fit signe à un Chinois, qui avança d'un pas et traduisit sa harangue, dont voici le résumé : On nous avait fait appeler, sans avoir la moindre intention de nous molester. Les bruits contradictoires, qui, depuis notre arrivée à Lha-Ssa, circulaient sur notre compte, avaient déterminé le régent à nous interroger lui-même, pour savoir d'où nous étions.

— « Nous sommes du ciel d'Occident, dites-nous au régent. — De Calcutta ? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes sans doute du Peling ? — Non, nous sommes Français. — Savez-vous écrire ? — Mieux que parler. » Le régent se détourna, adressa quelques mots à un Lama qui disparut, et revint un instant après avec du papier, de l'encre et un poinçon en bambou. « Voilà du papier, nous dit le régent ; écrivez quelque chose. — Dans quelle langue ? en thibétain ? — Non, écrivez des caractères de votre pays. — L'un de nous prit le papier sur ses genoux et écrivit cette sentence : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme ?* — Ah, voilà des caractères de votre pays ! je n'en avais jamais vu de semblables ; et quel est le sens de cela ? »

Nous lui écrivîmes la traduction en thibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. « On ne m'avait pas trompé, nous dit-il ; vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire dans toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières. » Puis il répétait en branlant lentement la tête : « *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme ?* » ■

La visite au régent

par Régis-Evariste Huc

Missionnaire lazariste, Régis-Evariste Huc (1814-1860) fut le premier Français à pénétrer au Tibet en 1846. Plein de détermination, capable de s'adapter à tous les milieux par où il passe et animé de la passion de découvrir, le père Huc franchira tous les obstacles qu'il rencontrera au cours de ses voyages en Mongolie, au Tibet et en Chine. Le récit de son expérience, où l'observateur « engagé » se révèle un explorateur et un ethnologue hors pair, est devenu aujourd'hui un livre de référence. Chargé d'évangéliser la « Tartarie » (la Mongolie) et ayant compris que pour opérer des conversions, il faut d'abord étudier la religion bouddhiste, le missionnaire atteint Lhassa, ville sainte et capitale du Tibet, après huit mois d'une longue et périlleuse errance, accompagné d'un confrère, d'un jeune lama converti — Samdadchiemba —, d'une chamelle, d'un cheval blanc et d'un gros chien nommé Arsalan.



Photo © Jean-Loup Charmet. Archives des Missions Lazaristes, Paris

Le père Régis-Evariste Huc en costume chinois.

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, pendant les années 1844, 1845 et 1846, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique. Paris. Gaume frères et J. Duprey, éditeurs. 1868

Le voyage intérieur

Visite de l'au-delà dès ce monde ou cheminement initiatique de l'âme en quête du divin, l'itinéraire spirituel est aussi un voyage. D'innombrables textes sapientiaux de l'Orient et de l'Occident retracent cette forme d'expérience, du *Livre des morts* de l'ancienne Egypte à *La Divine Comédie* de Dante, sans oublier les *Récits* d'Avicenne (Ibn Sīnā), qui ont pour thème le voyage spirituel vers un Orient mystique. Dans la littérature contemporaine, le « voyage intérieur » réapparaît, notamment en mystique et en poésie.

Le pèlerin éperdu

par Farīdoddīn 'Attār

De Farīdoddīn 'Attār, mort vers 1220, l'un des plus célèbres poètes et mystiques soufis de la Perse, on connaît surtout en Occident Le Langage des oiseaux (Mantic uttāir) cette histoire des trente oiseaux (sī morgh) qui à la fin de leur pèlerinage découvrent leur identité en l'Oiseau divin, la Simorgh. Ce livre a été une source constante d'inspiration pour les poètes mystiques. Mais le chef-d'œuvre d'Attār est sans doute Le Livre de l'épreuve (Musibatnāma) qui raconte le voyage initiatique de l'âme, incarnée par le Pèlerin, en quête de l'Unité. Le passage publié ici vient du commencement du poème, au moment où le Pèlerin a la révélation de la voie à suivre pour atteindre Dieu. Chaque étape du voyage intérieur qu'il va ensuite entreprendre est ponctuée d'anecdotes savoureuses et riches de sens spirituel.

LE Pèlerin éperdu, interdit et stupéfait, vit cent univers, océans sur océans en ébullition ; chacun en quête de Dieu, tous engloutis dans le tourbillon de Dieu. Il passa au tamis toute la terre du monde, et rejeta intelligence, doute et aporie. Il passa au tamis cent mille fois la terre du monde, et autant de fois sur l'établi déposa la perle recueillie. A la fin, de Dieu lui vint secours : comme il tamisait un Sage se présenta à lui, soleil illuminant les deux mondes, ralliant sur la Voie des myriades d'astres ; au monde et hors du monde, au centre et hors du centre ; sédentaire et voyageur perpétuel ; invisible et toujours présent ; soleil irradiant de lumière les deux mondes, et lui-même, de son propre éclat, effrayé ; flamme rouge sur la Voie, le cœur vaste, comme le vert océan. Quiconque de la poudre de ses pas ne fait du khôl, celui-là, pur ou impur, qu'il périsse ! Ah fils, la route est longue et pleine d'embûches ; au voyageur, il faut un guide. L'aveugle, sans canne, comment se dirigerait-il ? Il n'est pas de Sage, dis-tu ? Demande, cherche éperdument ! Car, si au monde il n'était pas un seul Sage, la terre se soulèverait, et le temps s'arrêterait.

Bref, quand le Pèlerin rencontra le Sage, guide sur la Voie, il se prosterna devant lui. D'allégresse, son âme fut en ébullition ; de tout son être, il fixa l'anneau de la servitude à son oreille. Cent mille boutons de roses s'épanouirent dans la roseraie de son cœur. La grâce lui procura l'extase ; l'impiété s'enfuit, la Voie s'ouvrit.

Le Sage lui dit : « *Des brigands, sur la Voie, se tiennent en embuscade ; ne t'endors pas, fais ce qui t'a été dit. La route est longue ; fils, sois vigilant ! Laisse le sommeil pour la tombe, veille ! A chacun est une tâche assignée ; pareille détresse, beaucoup l'ont éprouvée. Garde-toi sur cette longue route de rester entravé par un rien. Là où tu t'arrêteras, tu resteras prostré à jamais. Qu'en ta poitrine déchirements et brûlures soient appels ; qu'en ton âme, cet écho du Coran chante comme le rossignol ! Va droit, efforce-toi, sois vigilant ! Porte le fardeau, mange l'épine, tends l'oreille !* »

Le Pèlerin, amant éperdu de passion s'embrasa comme le feu. Il rejeta exaltation et mélancolie et plongea nu dans l'océan. Il déposa plainte et gratitude, et s'engagea sur la Voie sans fin. ■



Photo © Roland et Sabina Michaud, Paris. Musée de Lahore, Pakistan

Soufi en méditation. Règles et pratiques ascétiques et mystiques d'un ensemble d'écoles, de sectes et de confréries musulmanes, le soufisme compte des saints exemplaires, notamment Djalāl al-Dīn Rūmī (1207-1274), le père des derviches appelés tourneurs. Miniature persane du 15^e siècle de l'école de Chiraz.

Voyageurs lettrés en Extrême-Occident

A la découverte des Européens : à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, de nombreux voyageurs lettrés — écrivains, diplomates ou hommes politiques — venus de divers horizons du monde, tous gens de savoir et de raison, analysent et observent avec minutie l'Europe qu'ils voient pour la première fois. Sous leur regard, celle-ci prend parfois un visage inattendu. Particulièrement intéressantes et riches d'enseignement dans les deux sens sont les réflexions des voyageurs qui viennent de pays alors peu perméables comme la Chine et, surtout, le Japon.

Photo © Kharime-Tapabor, Paris



Diplomates sous surveillance

par Fukuzawa Yukichi

La mission officielle japonaise qui vint en Europe en 1862. Fukuzawa Yukichi, l'interprète, est le deuxième, debout, en partant de la droite.

NOUS étions en tout une quarantaine, tous en costume japonais, et ce devait être un curieux spectacle que de nous voir ainsi déambuler dans Paris ou Londres, les deux sabres au côté. Avant notre départ du Japon, parce que, disait-on, nous aurions les pires difficultés à nous ravitailler à l'étranger, on nous avait préparé plusieurs centaines de boîtes de riz blanc comme provision de route et, pour les nuits à passer dans les auberges, on nous avait fabriqué des dizaines de « lanternes métalliques » — des lanternes de deux pieds carrés entourées de grillage — pour éclairer les couloirs, plus tout un assortiment de lanternes portatives, candélabres, lanternes sur pied et chandeliers ; bref, ce que l'on entassa sur le navire correspondait sans nul doute, dans les intentions, à ce dont avait besoin un daimyô et son escorte dans les auberges d'un relais du Tôkaidô.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, la première requête qui, après les salutations d'usage, fut présentée au fonctionnaire qui nous accueillait, était que le logement de la suite ne soit pas trop éloigné de la résidence des chefs de la mission, ce qui voulait dire que ceux-ci, qui ne se sentaient pas très rassurés, entendaient garder leur escorte sous la main. Notre hôte acquiesça aussitôt, puis nous demanda combien nous étions ; quand il sut que nous étions trente et quelques, il nous répondit que si nous n'étions pas plus nombreux que cela, l'on pourrait recevoir dans un seul hôtel dix ou vingt compagnies comme la nôtre. La réponse nous laissa pantois. Après quoi, l'on nous conduisit à l'hôtel où nous devions séjourner.

C'était l'hôtel du Louvre, à la porte même du Palais, un bâtiment imposant de cinq étages, qui ne comptait pas moins de six cents chambres, avec plus de cinq cents employés et qui pouvait, sans difficulté, accueillir un millier de clients, si bien que la mission japonaise y passait inaperçue. De sorte que notre unique souci devait être de ne pas nous égarer dans les couloirs de l'hôtel. L'air chaud circulait

En 1862, une mission officielle japonaise visite plusieurs capitales européennes : Paris, où elle séjourne par deux fois, Londres, La Haye, Berlin et Saint-Petersbourg. Le jeune interprète qui l'accompagne, Fukuzawa Yukichi (1835-1901), a raconté dans son Autobiographie ce voyage, qui se situe à une époque où le gouvernement japonais désire sortir le pays de son isolement, à l'aube de l'ère Meiji. En 1866, Fukuzawa publiera Seiyô-jijô (l'« Etat de l'Occident »), ouvrage capital qui fera de lui le principal écrivain du nouveau Japon. Par la suite, il écrira de nombreux ouvrages de vulgarisation afin de répandre l'instruction et d'éclairer l'opinion publique japonaise sur la culture occidentale, tout en ayant une importante activité d'éducateur avec son école « Keiô Gijuku », qui obtint le statut d'université en 1903.



Le Japon et la France, Images d'une découverte, extrait de l'Autobiographie (1862) de Fukuzawa Yukichi, traduction de René Sieffert © Publications orientalistes de France, Paris, 1974.

dans les chambres, où l'on ne voyait ni poêle, ni radiateur à vapeur ; d'innombrables lampes à gaz illuminaient chambres et couloirs, et c'est à peine si l'on s'apercevait de l'arrivée de la nuit. Dans la salle à manger, tous les produits des monts et des mers s'offraient à nos appétits, et les pires détracteurs de l'Occident oubliaient leurs préventions contre les Barbares en se délectant de ces mets délicats. Si bien que nous étions embarrassés de tous ces bagages que nous traînions avec nous depuis le Japon ; il n'était évidemment pas question d'allumer nos lanternes dans les couloirs de l'hôtel, ni de faire cuire notre riz dans ses cuisines. Nous finîmes donc par offrir tout notre matériel, à commencer par le riz, à l'un des petits fonctionnaires du comité d'accueil, un certain Lambert, encore heureux qu'il voulût bien l'accepter.

Notre ignorance des usages nous valut de la sorte bien des déboires dont nous ne cessons de rire. Un garçon qu'on envoyait chercher du tabac, entendait *sugar* pour *cigar* et nous apportait du sucre ; notre médecin avait cru acheter du gin-seng qui se trouvait être du gingembre en poudre. (...)

Le Japon était alors un monde clos et les précautions que l'on prenait pour nous empêcher de rencontrer des étrangers, alors que nous étions en pays étranger, avaient quelque chose de risible. Les trois émissaires étaient Takenouchi, Matsudaira et Kyôgoku ; ce dernier était investi des fonctions de Surveillant et il disposait, à cet effet, de plusieurs agents spécialisés. Comme ceux-ci tenaient sans cesse leurs compagnons à l'œil, il était très difficile de rencontrer des étrangers. Nous étions tous des fonctionnaires du Bakufu, mais nous étions trois qui pensions de même et qui poursuivions le même but, Mitsukuri Shûbei, Matsuki Kôan et moi-même ; nous avons fait nos études ensemble et, là-bas aussi, nous étions inséparables, cherchant à voir tout ce qui pouvait se voir. Les braves agents ne paraissaient guère apprécier cela, d'autant plus que nous étions tous trois de rang infime et, pis encore, que nous lisions des livres occidentaux, ce qui les incitait à la méfiance.

Les ordres étaient donc que, chaque fois que nous voulions sortir, nous devions emmener un agent du Surveillant qui nous suivait partout. Nous n'avions pourtant nulle intention de trahir et il n'y avait pas de raison de craindre que nous laissions échapper des secrets d'Etat ! Se voir toujours suivi par un agent d'allure bizarre était tout simplement vexant. Mais passe encore que ce fût vexant : quand notre sbire avait autre chose à faire, nous non plus ne pouvions sortir ! C'était pour nous une gêne considérable. Je disais alors à mes amis : « Bah, ce n'est rien ! c'est comme si nous faisons le tour de l'Europe en transportant tel quel notre Japon bien clos ! », ce qui nous faisait rire. ■

En Chine, en Occident

par Yuan Zuzhi

Fils d'une illustre famille de lettrés, le Chinois Yuan Zuzhi (1827-1898) effectua en 1883 un voyage en Europe dans la suite d'hommes politiques de son pays. Vers les années 1880 il fit paraître un petit précis de ce que devrait savoir le voyageur qui s'embarque sur les océans à destination de l'Extrême-Occident. D'une longue confrontation entre les deux civilisations écrite vers 1884, où Yuan Zuzhi s'attache à relever les points forts de la civilisation chinoise, voici quelques passages. Le voyageur venu de l'Empire du Milieu y garde, non sans humour, ses distances.

LES mœurs occidentales ne sont pas sans points communs avec celles de la Chine et si, parfois, elles en diffèrent un peu, il n'y a pas de quoi s'étonner compte tenu de la distance de plusieurs dizaines de milliers de *li* qui séparent ces deux régions du monde. Mais il arrive qu'elles soient en complète opposition, dont voici quelques exemples : en Chine, la place d'honneur est à gauche, en Extrême-Occident à droite. L'homme est plus honoré que la femme sur la terre chinoise ; en Occident, c'est l'inverse. (...) En terre chinoise, on laisse portes et fenêtres grandes ouvertes ; en Occident, portes et portails sont là pour être fermés. En Chine, on trouve plus confortable de se défaire des habits de cérémonie avant de se mettre à table ; en Occident, l'on ne saurait participer à un grand banquet sans ajuster son costume. Il en est de même chez soi. En Chine, le rôle des femmes est de servir et de soigner ; en Occident, ce sont elles qui dirigent et commandent : le mari obéit.

En Chine, la place de l'homme est au-dehors, celle de la femme au-dedans : ce qui se dit au-dedans ne sort pas des appartements intérieurs ; ce qui se dit dehors n'y rentre pas. C'est pourquoi femme qui tient sa porte et ne sort jamais de sa cour est estimée pour sa belle vertu. En Extrême-Occident, les femmes ne songent qu'à leurs sorties ; les rues sont pleines de leurs jupes et bijoux. Elles se mêlent aux passagers et aux voyageurs. Le mari n'a pas le droit d'interdire à sa femme de sortir. Sinon, il risque d'être poursuivi en justice et jeté en prison. En Chine, les personnes de sexe opposé ne doivent pas se toucher en se passant quelque objet ; en Extrême-Occident, se serrer la main entre homme et femme n'est qu'une expression de respect. (...)

En Chine, nous tenons pour obscène de se baiser avec les lèvres ; en Occident, s'embrasser sur la bouche et se serrer l'un contre l'autre est un geste de politesse et de respect.

En Chine, on conseille de ne pas boire d'eau froide pour éviter les maux de ventre, alors qu'en Occident c'est un moyen de lutter contre la chaleur. En Chine, on chauffe le vin avant de le boire ; en Extrême-Occident, on ne le déguste que froid. En Chine, on sert d'abord les plats ; la soupe ne vient qu'après. En Extrême-Occident, c'est par elle que l'on commence... En Chine, on évite de

manger du bœuf parce que cet animal est nécessaire aux labours. En Occident, on y emploie le cheval et le bœuf sert uniquement à la consommation.

En Chine, les femmes s'habillent pour protéger leur corps ; elles éprouveraient la plus grande honte à en découvrir une partie. En Extrême-Occident, elles exposent leurs épaules et leur poitrine, mais ne laissent pas voir leur culotte. (...)

En Chine, quand on mange, on ne parle pas ; les bavards se ridiculisent. En Occident, il faut parler pendant le repas, sinon l'on vous croit malade. (...)

En Chine, les jeunes gens ne se laissent pas pousser la barbe ou les favoris ; ce n'est que dans la maturité que l'on renonce à se raser. En Extrême-Occident, c'est l'inverse.

Les Chinoises ne sauraient avoir de cheveux sur le visage ; les Occidentales ont la figure pleine de boucles.

En Chine, il serait impoli de se découvrir ; on ajuste, au contraire, sa coiffe ; en Extrême-Occident, il convient d'ôter son chapeau...

Pour compter avec les doigts, les Chinois les replient, tandis que les Occidentaux les déplient...

Les Chinois pèlent légumes ou fruits, la lame du couteau tourné vers l'extérieur ; en Occident, on la dirige vers soi.

En Chine, quand le maître reçoit à sa table, la maîtresse de maison se retire et ne rencontre pas les invités. En Extrême-Occident, elle doit non seulement leur tenir compagnie, mais serrer la main de l'hôte d'honneur et lui tenir le bras en prenant place comme en sortant de table.

En Chine, quand on se rencontre, il est d'usage de s'enquérir du nom avant de parler du temps. En Occident, on se plonge dans la conversation sans se donner cette peine et ce n'est que si le propos s'y prête que l'on échange sa carte de visite. (...)

Deux élégantes: une Française (1910) et une Chinoise (1930)



Photo © H. Roger Viollet, Paris



Photo © Boyer-Viollet, Paris

En pays chinois, les étages supérieurs sont les plus respectables alors que c'est le contraire en Extrême-Occident. En règle générale, ce sont les domestiques qui habitent les quatrième ou cinquième étages.

En Chine, on apprécie dans la chevelure des femmes le lustre, le raffinement de la coiffure et le noir profond. En Occident, on aime les boucles et les ondulations, les cheveux largement étalés et le jaune profond. Les dames chinoises s'honorent de laisser pousser leurs ongles longs et pointus ; les Occidentales s'appliquent à les couper et trouvent beau de les avoir arrondis comme le bout d'un maillet.

En Chine, le blanc est la couleur du deuil et le rouge celle du mariage et de la joie. En Occident, c'est le blanc, tandis que le noir est la couleur du deuil. En pays chinois, on se lave les mains et la figure après le repas ; en Extrême-Occident, on le fait avant.

En Chine, le noir est la couleur des habits des professions viles, en Occident, c'est celui du costume de cérémonie.

Les Chinoises se sentiraient humiliées et insultées d'être regardées et évaluées. En Occident, les femmes sont flattées d'être observées et détaillées par n'importe qui et s'en font un titre de gloire.

La Cour chinoise s'enorgueillit de s'efforcer à réduire les impôts et alléger les taxes, alors qu'en Occident on ne répugne pas aux impositions arbitraires et prélèvements abusifs. En Chine, les familles affluentes remplissent leurs greniers et magasins tandis qu'en Extrême-Occident les riches confient leur argent au-dehors.

En Chine, les femmes répugnent à découvrir leur nudité, mais non les hommes ; en Occident, c'est l'inverse.

L'énumération de ces contrastes pourrait se poursuivre indéfiniment... ■

Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Epoque introduites, commentées et traduites par André Lévy
© Editions Seghers, Paris, 1986.

Le bal Mabille, un des lieux de plaisir à la mode à Paris au milieu du 19^e siècle. Gravure de 1867.



Photo © de Selva-Tapabor, Paris

Bal, égalité, fraternité

par Domingo F. Sarmiento

Ecrivain fougueux, passionné, éducateur infatigable, homme politique, Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888) deviendra président de la République d'Argentine en 1868. Il est l'auteur d'un chef-d'œuvre de la littérature hispano-américaine, Facundo (1845), une sorte d'épopée de la Pampa qui est en même temps une analyse du conflit qu'il décele dans son pays entre ce qu'il appelle « la civilisation et la barbarie ». Envoyé en mission officielle en Europe, en 1846, pour s'informer sur les méthodes d'enseignement qui y sont pratiquées, il ramène de ce séjour la matière d'un volumineux rapport, De l'éducation populaire, et le récit, plein de vie, de ses Viajes (Voyages), publié en 1849. Les réflexions sur l'égalité que lui inspire le spectacle des bals publics parisiens prend toute sa valeur si l'on se rappelle que Sarmiento vivait alors au Chili par refus de la dictature de Rosas sur l'Argentine.

CES profondes réflexions me firent penser aux bals publics de Paris, que je fréquente à l'occasion pour me distraire d'un lancinant mal du pays. Je n'ai ni le temps, ni le goût, ni les moyens de m'abîmer dans les délicieuses frivolités dont j'envie aux autres la jouissance. Ah ! Que n'ai-je seulement quarante mille pesos ! Quelle année m'offrirais-je à Paris, et de quels souvenirs illuminerais-je mes vieux jours ! Mais, je suis sage*, et je me contente d'observer, plutôt que d'écornifler, comme font certains.

Les bals parisiens sont des établissements publics voisins des théâtres, dont ils cherchent à surpasser la richesse, l'éclat et l'élégance. Le *Ranelagh* n'a, pour la qualité de l'assistance, rien à envier au public des opéras italiens. J'y ai croisé Balzac, George Sand, Soulié et autres sommités littéraires. Le *Château-Rouge* s'éclaire, à la fin de chaque mois, de quatre-vingt mille lumières. Le *Bal Mabille* réunit les plus célèbres danseuses. La *Chaumière*, paradis des étudiants et étudiantes du quartier latin, est une forteresse à l'entrée de laquelle le sergent de ville lui-même dépose son sabre.

Un jour sur deux, ces bals publics ouvrent leurs portes à leurs milliers de clients. Les hommes payent l'entrée, certains jours trois francs, d'autres deux, un franc cinquante le lundi et cinq francs à la fin du mois, pour le *grand festival* ; les dames entrent toujours *gratis*. Elles appartiennent à toutes les classes de la société, plus ou moins intimement, selon les jours ; car cela dépend de leurs relations avec les payeurs : un franc cinquante ou cinq francs, lorsqu'ils en ont les moyens. Des dames très *comme il faut* sont là en spectatrices, alors que les jeunes femmes, toutes catégories confondues, sont des *habituées* passionnément attachées à tel ou tel bal. Les lieux sont arrangés avec un goût exquis : vases et statues dominant des masses de feuillages, des parterres de fleurs étranges, odorantes ; et à la lueur ardente de l'éclairage au gaz, dans le balancement coloré des lampions au-dessus des avenues asphaltées, des quadrilles de deux cents couples exécutent des polkas frénétiques, des valse enfiévrées.

Là se font des réputations aussi grandes, aussi européennes, que celles d'un Dumas ou d'une Rachel. Quand la Rigolette se lève avec son compagnon (...) toute l'assistance la désigne du doigt, et la foule des spectateurs s'agglutine autour d'elle. Lords anglais, boyards et princes russes paieraient jusqu'à cent francs pour être au premier rang. Aux harmonies de l'orchestre allemand, que domine le cornet à pistons, ce tourbillon humain vibre, s'excite et trépigne. Le bal s'anime, s'enflamme, s'accélère. C'est alors que se dévoilent la nature, le caractère de chacun : fantaisie, douceur voluptueuse chez les uns, extravagance, déraison, fureur chez les autres. La Rigolette s'agite et s'exalte, perd tout sens et toute forme humaine. Ses admirateurs resserrent le cercle autour d'elle, l'aiguillonnent de leurs applaudissements, l'étourdissent de vivats jusqu'à ce que la passion explose, que s'exhale la poésie et que l'inspiration s'empare de la pythonisse, sous forme d'étincelles de génie, de cabrioles impossibles, de contorsions de bachante. (...)

Cette intensité dramatique des bals publics se double d'un aspect positif ; ce sont des lieux où la société *s'égalise*, où les classes se fondent. Les femmes les plus simples y côtoient des jeunes filles bien nées ; leurs manières s'affinent et le peuple acquiert une sorte d'unité, d'homogénéité. Au sein de l'assistance, dans les plaisirs où elles noient leur misère et leur roture, les plus humbles reçoivent elles aussi leur petite parcelle de gloire. ■

* Les mots en italiques sont en français dans le texte.

Extrait de *Viajes (Voyages)* (1849), tome I © Editions Hachette S.A., Buenos Aires, 1955.

MON excellent ami, M. Félix Regamey, a publié ces jours-ci, à cette même place, un article très intéressant d'ailleurs, intitulé : *Le Japon vu par un artiste*.

Je connais et apprécie depuis longtemps M. Félix Regamey, comme ami d'abord, comme artiste et orientaliste passionné ensuite. (...)

Eh bien, son article dans la *Revue bleue* a été pour moi l'occasion d'une véritable surprise. Je me suis aperçu que M. Regamey n'a pas vu la Chine. Il y a été, pourtant, mais je suis obligé de lui dire ce qu'il dit à Pierre Loti : « L'observation d'escale a ses périls. »

Une fois assis sur un pliant, dans les rues de Canton, pour prendre quelques croquis de cette ville intéressante et vraiment unique au monde, le grand artiste a été promptement découragé, et par la curiosité du public qui l'entourait, et par les observations qu'on émettait sur ses faits et gestes. Vite, alors, il a repris le paquebot et a filé au Japon. Là, il a fait un plus long séjour et reçu un meilleur accueil. Aussi, de retour en France, met-il le Japon au-dessus de la Chine. Avouez que c'est très naturel. Je ne me serais pas même permis de lui en faire un reproche, puisqu'il n'a vu que très peu la Chine et beaucoup le Japon.

Je suis bien forcé de dire que, si j'avais fait comme M. Regamey, si quelques incidents désagréables avaient suffi pour m'ôter l'envie de continuer, je n'aurais jamais connu l'Europe. Je me rappelle, en effet, que, lorsque pour la première fois j'allai à Berlin, en 1877, je me promenais un jour dans la *Kaiser-Galerie*, quelque chose dans le genre du passage de l'Opéra. Je fus bientôt entouré d'une telle foule que la galerie en était littéralement obstruée. Pour échapper à cette curiosité étouffante, je dus entrer dans une boutique et prier le marchand de requérir les agents, à l'effet de me frayer un passage.

Cette foule était très bruyante. Elle faisait toute sorte d'observations — en allemand, que je ne connaissais pas encore —. J'étais moins savant que mon ami Regamey, qui a su tout de suite que le chinois qu'on parlait autour de lui, dans des rencontres semblables, était plein « d'invectives méprisantes ou grotesques ».

Et ce ne fut pas là un fait isolé. Lorsque la Chine installa une légation à Berlin, mes compatriotes furent tellement suivis, entourés et bousculés par les passants curieux et surtout par les enfants, que le recteur de l'Université dut faire ajouter au règlement scolaire un article spécial ainsi conçu : « Il est interdit de suivre et d'ennuyer les Chinois. » (...)

Un jour, à Paris, au musée du Louvre, pendant que j'admirais un tableau de l'Ecole flamande, deux dames, qui me paraissaient arriver de leur province, pariaient tout haut, derrière moi, que j'étais une femme.

Je crois que c'est la plus jolie des deux qui perdit. (...)

Toutes ces histoires auraient découragé M. Regamey : elles m'ont amusé. Car je sais que, à côté de cette badauderie particulière aux gens ignorants de toutes races et de tous pays, on trouve partout la politesse et l'hospitalité de ceux qui savent quels égards sont dus à l'étranger. Et c'est ce bon côté du public qu'il faut voir et apprécier. (...)

Les vrais artistes sont rares chez nous comme ailleurs. Ceux qui ne les valent pas sont assez modestes pour ne pas se montrer. Mais l'art fait, d'une façon générale, partie de notre éducation : en même temps que l'écriture, nous apprenons dès l'enfance et le dessin et l'aquarelle. Le professeur croit que ses élèves ne savent rien, tant qu'ils ne sont pas capables de dessiner un nuage chassé par le vent : chose plus difficile à fixer qu'un homme tombant d'un toit. Il est vrai que les modèles sont moins rares. Le vent et les nuages se trouvent partout ; tandis que l'homme tombant d'un toit dont parle M. Regamey, me paraît d'une rencontre peu fréquente, sauf, cependant, à l'Ambigu, dans l'*Assommoir* de M. Zola. (...)

J'avoue que les enfants chinois — aussi bien que les enfants japonais, quoi qu'en dise M. Regamey — ont souvent peur et pleurent à l'approche de l'étranger. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? J'en appelle à tous les pères. Si M. Regamey avait des enfants, il les aurait vus se sauver, comme les autres, à l'aspect d'un visage nouveau, et pleurer quand on les forçait de rester. Ce sont là les modes, les lois, us et coutumes des enfants de tout temps et de tout pays. Ce n'est pas l'étranger qui fait peur, c'est l'inconnu. En Chine donc, comme partout, les bébés sont dépourvus de tout instinct anti-international. Je demande pardon au lecteur d'avoir forgé cet affreux mot. ■

La Chine vue par un artiste — Réponse à M. Félix Regamey. « Revue bleue », Paris, 29 novembre 1890.

Aquarelle en couleur du peintre français Félix Regamey (1844-1907), faite d'après nature en 1874 pour illustrer les Promenades japonaises d'Emile Guimet, fondateur du musée des arts asiatiques qui porte son nom et se trouve à Paris.

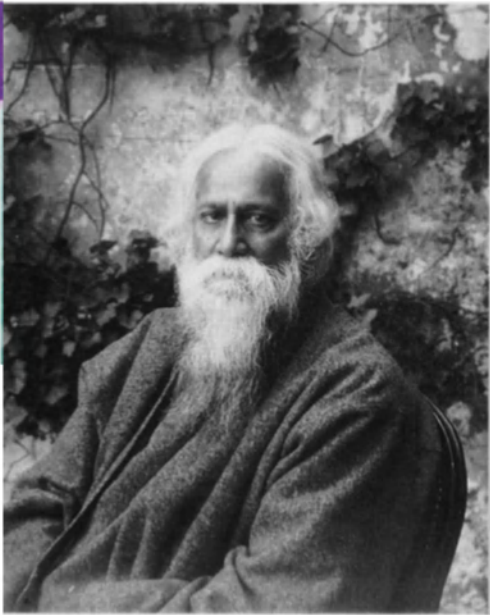
Un général chinois à Paris

par Chen Jitong

Lettré issu d'un milieu traditionnel, éminent calligraphe, le général Chen Jitong fut plusieurs années attaché militaire de la Chine à Paris. Il se lia alors à certains écrivains et artistes occidentaux, notamment au peintre français Félix Regamey, auteur de nombreuses vues rapportées de voyages, surtout du Japon, ainsi que de portraits. C'est lui qui s'attira en 1890, à la suite d'un article paru dans une revue, une vigoureuse et ironique mise au point du général sur la réalité chinoise, dont on lira ici un extrait. En 1884, déjà, Chen Jitong avait publié à Paris un livre où il faisait un plaidoyer en faveur de son pays, Les Chinois peints par eux-mêmes.



Photo © Giraudon, Paris. Musée Guimet, Paris



Rabindranāth Tagore.

Poète indien, pasteur anglais

par Rabindranāth Tagore

S'il est un domaine où Rabindranāth Tagore (1861-1941), le grand écrivain bengali et le plus célèbre des écrivains de l'Inde contemporaine (prix Nobel de littérature en 1913), apparaît comme un précurseur, c'est bien celui des voyages. Durant la seconde moitié de sa vie, tout en continuant son œuvre écrite, qui est immense, il va plusieurs fois en Angleterre, aux Etats-Unis, parcourt les continents européen et asiatique, prenant contact avec des écrivains, des savants, donnant des conférences pour mieux faire connaître l'Inde, travailler au rapprochement de l'Orient et de l'Occident et exposer son point de vue d'universalisme des cultures. Au cours d'un séjour fameux que l'écrivain fit en Angleterre en 1912, le poète et dramaturge irlandais William Butler Yeats lut devant Tagore et une assemblée d'écrivains occidentaux le Gītānjali (L'Offrande lyrique), recueil du poète indien que celui-ci avait lui-même traduit en anglais. Cette même année, Tagore passa une partie de l'été chez un pasteur du Staffordshire.

C'est le mois d'août, la plénitude de l'été anglais ; les citadins ont des nostalgies de verdure. Tout le monde se rue vers les parcs ou la campagne ; dès que les gens disposent de quelques heures, ils fuient la ville. Rejoignant le troupeau des citadins fugitifs, nous nous sommes échappés nous aussi...

L'hôtesse qui nous a accueillis nous a conduits dans un salon où il faisait chaud et où brûlait un feu. Le presbytère était de construction récente ; le jardin tout neuf également : c'était peut-être une création des occupants actuels. Des bouquets de fleurs multicolores bordaient les épaisses pelouses. Je n'ai jamais vu une telle profusion, une telle fraîcheur de feuillages. Jamais je n'aurais cru auparavant que l'herbe puisse être d'un vert aussi riche et aussi dense.

La maison était propre et bien rangée, avec une bibliothèque remplie de livres sur les sujets les plus divers ; on ne trouvait pas la moindre trace de laisser-aller. Le mobilier, la décoration et le confort sont en général de beaucoup supérieurs à ce que l'on trouve dans notre pays ; chaque objet est dûment astiqué avec un soin jaloux. On sent qu'aucun relâchement ne serait toléré.

Vers la fin de l'après-midi, notre hôte, M. Outram, nous a conviés à une promenade ; il avait cessé de pleuvoir, mais je n'apercevais aucune éclaircie dans les nuages. De toutes parts, nous baignions dans les vagues profondes des vertes prairies séparées par de petites haies. Le paysage de collines ne présentait pas la moindre aspérité : l'exubérance de la terre était contenue dans une harmonie splendide.

Chemin faisant, M. Outram rencontra un voisin avec qui il avait à s'entretenir pour affaires. J'appris qu'un comité rural avait été créé pour inciter les agriculteurs à faire du jardinage ; quelques jours auparavant, un concours avait été organisé et cette personne avait obtenu le premier prix pour ses fleurs. M. Outram me fit visiter quelques maisons de métayers. Chacune avait un jardin de fleurs et un jardin potager ; tout portait la trace d'une activité domestique créatrice de bonheur et de simplicité.

Après le travail aux champs, les paysans rentraient chez eux et passaient la soirée à jardiner... De nombreux autres indices m'ont prouvé combien les bienfaits et les services rendus avaient créé entre M. Outram et ses ouailles des liens de solidarité et d'affection.

Il se peut que la religion institutionnalisée soit dans certains cas un obstacle au progrès spirituel, mais force est de reconnaître que l'esprit religieux fonctionne dans ce pays et que le clergé entretient chez les villageois un idéal moral exigeant. Dans notre pays, cette tâche incombait aux brahmanes, mais comme le système était fondé sur le *varna*, il aboutissait inévitablement à l'oubli de la responsabilité individuelle. Je ne pense pas que tous les clergymen aient repris à leur compte l'idéal du Christ, mais au moins leur charge n'est pas héréditaire et ils sont donc responsables vis-à-vis de la société. Ils pourraient difficilement se comporter d'une manière qui les expose au mépris public, et dans l'ensemble ils continuent à vivre comme si la poursuite de la vertu faisait partie de l'idéal religieux...

La religion officielle fait en sorte de satisfaire les exigences minimales de la communauté en matière de religion. Mais cela ne suffit pas : les grands problèmes humains auxquels chaque nation est confrontée de temps à autre nécessitent une énergie spirituelle et une ferveur qui ne sont pas du ressort des institutions. Pour répondre à ces exigences, il faudrait que les représentants du clergé aient au cœur la musique intérieure des mots mêmes du Christ, qu'ils aient fait de lui le maître de leur vie. Mais cela est tellement rare... ■

Le voyageur immobile

Il y a aussi tous les voyageurs qui partent sans partir, sauf en imagination : s'il est un genre littéraire qui a une longue histoire, c'est bien le voyage imaginaire. Il plonge ses racines dans l'Antiquité et se prolonge aujourd'hui dans la science-fiction. De la satire à l'utopie en passant par le fantastique et l'humour, il a été illustré par les plus grands écrivains. L'extrait qui figure dans cette rubrique n'est qu'un exemple des pouvoirs de l'imagination, capable d'effacer les frontières entre l'ici et l'ailleurs.

L avait juste le temps de dîner ; le train ne partait qu'à huit heures cinquante minutes, et il comptait sur ses doigts, supputait les heures de la traversée de Dieppe à Newhaven se disant : — Si les chiffres de l'indicateur sont exacts, je serai demain, sur le coup de midi et demi, à Londres.(...)

Pendant que l'on préparait le couvert, des Esseintes contempla ses voisins ; (...) des insulaires, aux yeux faïence, au teint cramoisi, aux airs réfléchis ou rogues, parcouraient des feuilles étrangères ; seulement des femmes, sans cavaliers, dinaient, entre elles, en tête à tête, de robustes Anglaises aux faces de garçon, aux dents larges comme des palettes, aux joues colorées, en pomme, aux longues mains et aux longs pieds. Elles attaquaient, avec une réelle ardeur, un rumpsteak-pie, une viande chaude, cuite dans une sauce aux champignons et revêtue de même qu'un pâté, d'une croûte.

Après avoir perdu depuis si longtemps l'appétit, il demeura confondu devant ces gaillards dont la voracité aiguïsa sa faim. Il commanda un potage oxtail, se régala de cette soupe à la queue de bœuf, tout à la fois onctueuse et veloutée, grasse et ferme ; puis, il examina la liste des poissons, demanda un haddock, une sorte de merluche fumée qui lui parut louable et, pris d'une fringale à voir s'empiffrer les autres, il mangea un rosbif aux pommes et s'enfourna deux pintes d'ale, excité par ce petit goût de vacherie musquée que dégage cette fine et pâle bière.(...)

Dans sa vie sédentaire, deux pays l'avaient seulement attiré, la Hollande et l'Angleterre.

Il avait exaucé le premier de ses souhaits ; n'y tenant plus, un beau jour, il avait quitté Paris et visité les villes des Pays-Bas, une à une.

Somme toute, il était résulté de cruelles désillusions de ce voyage. Il s'était figuré une Hollande, d'après les œuvres de Teniers et de Steen, de Rembrandt et d'Ostade.(...)

Ce désenchantement lui revenait ; il consulta de nouveau sa montre : dix minutes le séparaient encore de l'heure du train. Il est grand temps de demander l'addition et de partir, se dit-il.(...)

Il se disait : « Allons, voyons, debout, il faut filer » ; et d'immédiates objections contrariaient ses ordres. A quoi bon bouger, quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise ? N'était-il pas à Londres dont les senteurs, dont l'atmosphère, dont les habitants, dont les pâtures, dont les ustensiles, l'environnaient ? Que pouvait-il donc espérer, sinon de nouvelles désillusions, comme en Hollande ?

Il n'avait plus que le temps de courir à la gare, et une immense aversion pour le voyage, un impérieux besoin de rester tranquille s'imposaient avec une volonté de plus en plus accusée, de plus en plus tenace. Pensif, il laissa s'écouler les minutes, se coupant ainsi la retraite, se disant : « Maintenant il faudrait se précipiter aux guichets, se bousculer aux bagages ; quel ennui ! quelle corvée ça serait ! » — Puis, se répétant, une fois de plus : « En somme, j'ai éprouvé et j'ai vu ce que je voulais éprouver et voir. Je suis saturé de vie anglaise depuis mon départ ; il faudrait être fou pour aller perdre, par un maladroit déplacement, d'impérissables sensations. Enfin quelle aberration ai-je donc eue pour avoir tenté de renier des idées anciennes, pour avoir condamné les dociles fantasmagories de ma cervelle, pour avoir, ainsi qu'un véritable béjaune, cru à la nécessité, à la curiosité, à l'intérêt d'une excursion ? — Tiens, fit-il, regardant sa montre, mais l'heure est venue de rentrer au logis. » Cette fois, il se dressa sur ses jambes, sortit, commanda au cocher de le reconduire à la gare de Sceaux, et il revint avec ses malles, ses paquets, ses valises, ses couvertures, ses parapluies et ses cannes, à Fontenay, ressentant l'éreintement physique et la fatigue morale d'un homme qui rejoint son chez soi, après un long et périlleux voyage. ■

Paris on Thames

par Joris-Karl Huysmans

Le duc Jean de Floressas des Esseintes, le héros de A rebours (1884), célèbre roman de l'écrivain français Joris-Karl Huysmans (1848-1907), possède noblesse et fortune, mais l'ennui le ronge. Pour y échapper, il se plonge dans « les tumultueux espaces des cauchemars et des rêves ». A travers ce personnage de décadent raffiné, Huysmans a immortalisé l'esprit « fin de siècle », ce moment de la sensibilité littéraire et artistique européenne qui marque les dernières années du 19^e siècle et le début du 20^e. Mais des Esseintes, héros donquichottesque, à la fois grotesque et pathétique, voyageur immobile qui se rêve dans l'Angleterre de Dickens alors qu'il dine dans une « tavern » anglaise de Paris, est aussi une des plus fortes figures de l'angoisse qu'ait données la littérature.

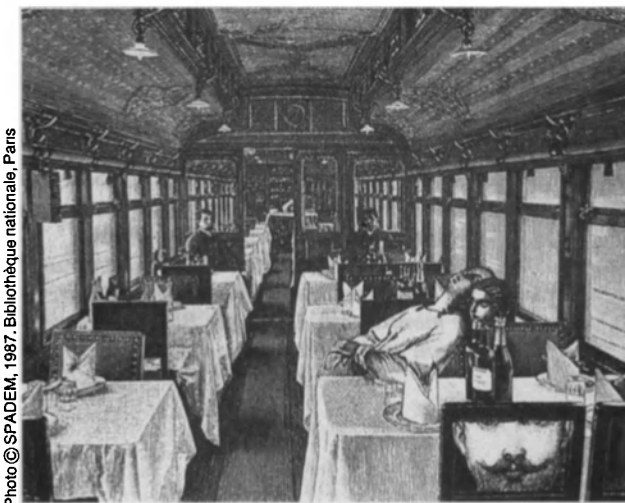


Photo © SPADÉM, 1987. Bibliothèque nationale, Paris

Le train engourdi, planche de *La Femme 100 têtes* (1929), « roman-collage » du peintre Max Ernst (1891-1976) qui est un des chefs-d'œuvre de l'art surréaliste.

A rebours. Editions Gustave Charpentier, Paris, 1884. (Réimprimé chez Gallimard, « Folio », préface de Marc Fumaroli)

Partir pour partir

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent/ Pour partir... ». Ce vers de Baudelaire n'a rien perdu de sa vérité. Si sérieux que paraisse le motif de son départ — découverte, pèlerinage, exploration, commerce, archéologie, ou autre —, le grand voyageur, le voyageur passionné, échappe toujours à ce qui n'est en définitive qu'un prétexte. Son seul désir est d'aller, le plus longtemps possible, appelé par l'espace et l'humain.

Il faut toujours obéir aux princesses

par Ibn Battūta

« Aucun homme intelligent, écrit Ibn Djuzayy, le scribe auquel Ibn Battūta dicta ses souvenirs, ne méconnaîtra que ce cheikh ne soit le voyageur de l'époque. » Il avait raison. Mais Ibn Battūta (1304-1368 ou 1377) n'est pas seulement le plus grand voyageur arabe du Moyen Âge, il est aussi, sans conteste, l'un des plus grands voyageurs de tous les temps. Il part en 1325 pour La Mecque. En fait, il ira jusqu'en Chine et l'aventure, véritable roman, dure près de trente ans, pendant lesquels il parcourt la moitié du globe tout en exerçant, ici et là, ses fonctions de cadi (juge). La première partie de ses voyages se déroule au Proche-Orient. Dans une deuxième phase, plus longue, il voyage et séjourne en Asie centrale et orientale. Enfin, après être revenu à Tanger (Maroc), sa ville natale, il repartira pour le Sahara et le Soudan : la description vécue qu'il en donnera est la seule que le Moyen Âge ait laissée. En touriste musulman curieux, intelligent et cultivé, Ibn Battūta observe et raconte. Son récit de voyage (Rihla), outre qu'il est d'une grande valeur littéraire, constitue un véritable panorama de l'univers au 14^e siècle. Notre passage le montre sans doute aux Philippines, avant qu'il n'atteigne la Chine.

Le second jour après notre arrivée au port de Cailouçary, cette princesse invita le *nâkhodhah*, ou patron du navire, le *carâny* ou secrétaire, les marchands, les chefs, le *tendîl* ou général des piétons, et le *sipâhsâlâr* ou général des archers. C'était à l'occasion du repas d'hospitalité qu'Ordoudjâ leur offrait, suivant son habitude. Le patron du navire me pria d'y aller aussi en leur compagnie : mais je refusai, puisque ces peuples sont des infidèles, et qu'il n'est pas permis de manger de leurs aliments. Quand les invités furent arrivés chez la princesse, elle leur dit : « Y a-t-il quelqu'un des vôtres qui ne se soit pas rendu ici ? » Le patron du navire lui répondit : « Il n'y a d'absent qu'un seul homme. Le *bakhchy*, ou le juge, lequel ne mange pas de vos mets. » Ordoudjâ reprit : « Faites-le venir dans ce lieu. » Ses gardes vinrent me trouver, et avec eux les compagnons du *nâkhodhah*, qui me dirent : « Obéis à la princesse. »

Je me rendis près de celle-ci, et la trouvai assise sur son grand siège, ou trône d'apparat ; devant elle, des femmes tenaient à la main des registres qu'elles lui présentaient. Autour d'elle il y avait des femmes âgées, ou duègnes, qui sont ses conseillères ; elles étaient assises au-dessous du trône, sur des fauteuils de bois de sandal. Devant la princesse étaient aussi placés les hommes. Le trône était tendu de soie, surmonté de rideaux de soie, et fait de bois de sandal incrusté de lames d'or(...)

Lorsque j'eus salué la princesse, elle me dit en langue turque, « *Khochmîcen iakhchîmîcen* », ce qui signifie : « Es-tu bien ? Comment te portes-tu ? » Elle me fit asseoir près d'elle. Cette princesse savait bien écrire l'arabe, et elle dit à un de ses domestiques, « *Daouâh oué betec guêtoûr* », paroles dont le sens est : « Apporte l'encrier et le papier ». Il les apporta, et la princesse écrivit : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux » ; puis elle me dit : « Qu'est ceci ? » Je lui répondis, « *Tangry nâm* », c'est-à-dire : « C'est le nom de Dieu ». Elle reprit, « *Khoch* », ou, en d'autres termes : « C'est bon ». Après cela elle me demanda de quel pays j'arrivais, et je lui dis que je venais de l'Inde. La princesse dit alors, « Du pays du poivre ? » (le Malabar), et je répondis par l'affirmative. Elle m'interrogea beaucoup sur ce pays, sur ses vicissitudes, et je satisfis à ses demandes. La princesse ajouta : « Il faut absolument que je fasse la guerre à cette contrée, et

Planisphère général faisant partie du Portulan de la mer Méditerranée par Ali ibn Ahmad ibn Muhammad al Sharqî, de Sfax (Tunisie), un chef d'œuvre de la cartographie arabe du 16^e siècle. Suivant l'orientation arabe usuelle du Moyen Âge, le sud est placé en haut; la Méditerranée occupe la position centrale.

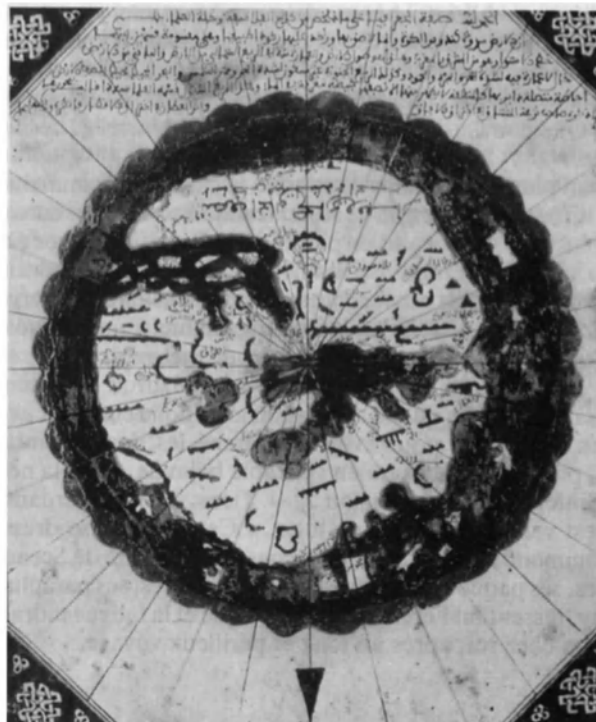


Photo © Bibliothèque nationale, Paris

que je m'en empare pour moi ; car l'abondance de ses richesses et de ses troupes me plaît. » Je lui dis : « Faites cela. » Cette princesse me fit donner : 1° des vêtements ; 2° la charge de deux éléphants en riz ; 3° deux buffles femelles ; 4° dix brebis ; 5° quatre livres de julep ou sirop ; 6° quatre *marthabân* ou grands vases de porcelaine, remplis de gingembre, de poivre, citron et mangue ; le tout étant salé, et de ces choses qu'on prépare pour servir aux voyages sur mer.

Le patron du navire m'a raconté qu'Ordoudjâ compte dans son armée des femmes libres, des filles esclaves et des captives, qui combattent comme les hommes ; qu'elle sort avec les troupes, composées d'hommes et de femmes, qu'elle fait des invasions dans les terres de ses ennemis, qu'elle assiste aux combats, et qu'elle lutte contre les braves. Il m'a dit aussi qu'une fois une bataille opiniâtre eut lieu entre cette princesse et l'un de ses ennemis ; qu'un grand nombre des soldats d'Ordoudjâ furent tués, et que toutes ses troupes étaient sur le point de prendre la fuite ; qu'alors la princesse se lança en avant, qu'elle traversa les rangs des guerriers, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au roi qu'elle combattait ; qu'elle le perça d'un coup mortel, qu'il en mourut, et que ses troupes s'enfuirent ; qu'Ordoudjâ revint avec la tête de son ennemi sur une lance, et que les parents de celui-ci dégagèrent, ou rachetèrent d'Ordoudjâ cette tête, au moyen de riches trésors ; enfin que, lorsque la princesse retourna vers son père, il lui donna cette ville de Cailou Cary, que son frère gouvernait avant elle. Je tiens encore du même patron de navire, que les fils des rois demandent à se marier avec Ordoudjâ, et qu'elle répond, « Je n'épouserai que celui qui combattra contre moi et me vaincra » ; mais qu'ils évitent de lutter contre elle, par crainte du tort que cela leur ferait si elle l'emportait sur eux. ■

Voyages d'Ibn Battuta, tome IV, traduit par C. Defremery et le Dr. B.R. Sanguinetti © Editions Anthropos/Unesco, Collection Unesco d'œuvres représentatives, Paris, 1979.

JE suis né (...) à Mauzé, département des Deux-Sèvres, de parents pauvres ; j'eus le malheur de les perdre dans mon enfance. Je ne reçus d'autre éducation que celle que l'on donnait à l'école gratuite de mon village ; dès que je sus lire et écrire, on me fit apprendre un métier dont je me dégoûtai, grâce à la lecture des voyages, qui occupait tous mes moments de loisirs. L'histoire de Robinson surtout enflammait ma jeune tête ; je brûlais d'avoir comme lui des aventures ; déjà même je sentais naître dans mon cœur l'ambition de me signaler par quelque découverte importante.

On me prêta des livres de géographie et des cartes ; celle de l'Afrique, où je ne voyais que des pays déserts ou marqués inconnus, excita plus que toute autre mon attention. Enfin, ce goût devint une passion pour laquelle je renonçai à tout ; je cessai de prendre part aux jeux et aux amusements de mes camarades ; je m'enfermai les dimanches pour lire des relations et tous les livres de voyages que je pouvais me procurer. Je parlais à mon oncle, qui était mon tuteur, de mon désir de voyager ; il me désapprouva, me peignit avec force les dangers que je courrais sur mer, les regrets que j'éprouverais loin de mon pays, de ma famille ; enfin, il ne négligea rien pour me détourner de mon projet. Mais ce dessein était irrévocable ; j'insistai de nouveau pour partir, et il ne s'y opposa plus.

Je ne possédais que soixante francs ; ce fut avec cette faible somme que je me rendis à Rochefort, en 1816. Je m'embarquai sur la gabare *la Loire*, qui allait au Sénégal...

La ville de Tombouctou est habitée par des nègres, de la nation Kissour ; ils en font la principale population. Beaucoup de Maures se sont établis dans cette ville, et s'y adonnent au commerce ; je les compare aux Européens qui vont dans les colonies dans l'espoir d'y faire fortune : ces Maures retournent ensuite dans leur pays, pour y vivre tranquilles. Ils ont beaucoup d'influence sur les indigènes ; cependant le roi ou gouverneur est un nègre. Ce prince se nomme Osman ; il est très-respecté de ses sujets, et très-simple dans ses habitudes ; rien ne le distingue des autres (...)

Ce prince nous reçut au milieu de sa cour ; il était assis sur une belle natte avec un riche coussin : nous nous fîmes assis un instant à une petite distance de sa personne. Mon hôte lui dit que je venais lui présenter mon hommage : il lui raconta mes aventures. Je ne pus comprendre leur conversation, car ils parlaient la langue des Kissours. Le roi m'adressa ensuite la parole en arabe, me fit quelques questions sur les chrétiens, sur la manière dont ils m'avaient traité. Notre visite fut courte, et nous nous retirâmes : j'aurais désiré voir l'intérieur de la maison, mais je n'eus pas cette satisfaction. Ce prince me parut d'un caractère affable : il pouvait avoir cinquante-cinq ans ; ses cheveux étaient blancs et crépus ; il était de taille ordinaire, avait une belle physionomie, le teint noir foncé, le nez aquilin, les lèvres minces, une barbe grise et de grands yeux ; ses habits, comme ceux des Maures, étaient faits en étoffes d'Europe ; il portait un bonnet rouge avec un grand morceau de mousseline autour, en forme de turban ; il avait des souliers en maroquin semblables à nos pantoufles de chambre, et faits dans le pays. Il se rendait souvent à la mosquée.

Il y a, comme je l'ai dit, beaucoup de Maures établis à Tombouctou ; ils ont les

Au cœur de l'Afrique

par René Caillié

Longtemps prisonnier d'une image légendaire qui faisait de lui une sorte de précurseur de la conquête coloniale, le Français René Caillié (1799-1838) apparaît un homme très différent à travers les pages, riches en observations de toutes sortes, de son journal de voyage à Tombouctou (de 1824 à 1828), la prestigieuse cité malienne. D'origine ouvrière, humble et obstiné, Caillié, qui mourut des maladies et de l'épuisement subis au cours de son voyage, s'est comme sacrifié à son rêve : atteindre, au bord du Niger, la ville mystérieuse. Précieux document humain, son journal constitue aussi un tableau unique des sociétés arabes et africaines encore souveraines, des échanges de civilisations à travers le Sahara, du Maghreb à l'Afrique noire, au début du 19^e siècle, avant la pénétration coloniale européenne.



Planche de l'édition originale du Voyage à Temboctou et à Jenné (1830) de René Caillié : « M. Caillié méditant sur le Coran et prenant ses Notes ».

Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale (...) pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828 © Editions La Découverte, Paris, 1979.

plus belles maisons de la ville. Le commerce les enrichit tous très-promptement : on leur envoie en consignment des marchandises d'Adrar et de Tafilet ; il leur vient aussi de Taouat, Ardamas, Tripoli, Tunis, Alger ; ils reçoivent beaucoup de tabac et diverses marchandises d'Europe, qu'ils expédient sur des embarcations pour la ville de Jenné et ailleurs. Temboctou peut être considéré comme le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni ; ce sel est apporté par des caravanes à dos de chameaux. Les Maures du Maroc et ceux des autres pays qui font les voyages du Soudan, restent six à huit mois à Temboctou pour faire le commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux.

Les planches de sel sont liées ensemble avec de mauvaises cordes faites d'une herbe qui croît dans les environs de Tandaye : cette herbe est déjà sèche quand on la cueille ; pour les employer, on la mouille, puis on l'enterre pour la défendre du soleil et du vent d'Est, qui la sécheraient trop promptement ; quand elle est imprégnée d'humidité, on la retire et l'on tresse les cordes à la main ; les Maures les emploient à différents usages. Souvent les chameaux jettent leur charge à terre ; et quand les planches de sel arrivent à la ville, elles sont en partie cassées, ce qui nuirait à la vente, si les marchands ne prenaient la précaution de les faire réparer par leurs esclaves : ceux-ci rajustent les morceaux, et les emballent de nouveau avec des cordages plus solides, faits en cuir de bœuf ; ils tracent sur ces planches des dessins en noir, soit des rayures, soit des lozanges, etc. Les esclaves aiment beaucoup à faire cet ouvrage, parce qu'il les met à même de ramasser une petite provision de sel pour leur consommation. En général, les hommes de cette classe sont moins malheureux à Temboctou que dans d'autres contrées ; ils sont bien vêtus, bien nourris, rarement battus ; on les oblige à pratiquer les cérémonies religieuses, ce qu'ils font très-exactement : mais ils n'en sont pas moins regardés comme une marchandise ; on les exporte à Tripoli, à Maroc, et sur d'autres parties de la côte, où ils ne sont pas aussi heureux qu'à Temboctou ; c'est toujours avec regret qu'ils partent de cette ville, quoiqu'ils ignorent le sort qui leur est destiné.

Au moment où je la quittai, je vis plusieurs esclaves, quoique ne se connaissant pas, se faire réciproquement des adieux touchants : la conformité de leur triste condition excite entre eux un sentiment de sympathie et d'intérêt mutuel ; ils se font, de part et d'autre, des recommandations de bonne conduite. Mais les Maures chargés de les emmener pressent souvent le départ, et les arrachent à ces doux épanchements, si bien faits pour apitoyer sur leur sort. ■

Sport psychique

par Alexandra David-Néel

Femme d'un caractère et d'une énergie indomptables, femme moderne avant l'heure, qui fut anarchiste, bouddhiste, orientaliste, exploratrice et écrivain, Alexandra David-Néel (1868-1969) est une aventurière à la fois de l'esprit et du voyage. Elle fit de nombreuses pérégrinations en Orient mais surtout au Tibet et fut la première Européenne à pénétrer à Lhassa et à y séjourner. Elle a écrit plusieurs ouvrages sur ses voyages et sur le bouddhisme, notamment Mystiques et magiciens du Tibet (1929) dont est tiré ce passage. Elle y évoque la pratique du toumo, entraînement psychique qui permet aux lamas de se réchauffer à volonté.

Photo extraite de l'album Le Tibet d'Alexandra David-Néel © Editions Plon, Paris



Alexandra David-Néel en pèlerine et mendiante tibétaine portant sur le dos ses bagages. C'est dans ce déguisement qu'elle réussit à pénétrer à Lhassa en 1924.

UNE sorte d'examen clôt, parfois, la période d'entraînement des étudiants en toumo. Par une nuit d'hiver où la lune brille, ceux qui se croient capables de subir victorieusement l'épreuve se rendent, avec leur maître, sur le bord d'un cours d'eau non gelé. Si aucune eau libre n'existe dans la région, l'on perce un trou dans la glace. La nuit choisie est une de celles où le vent souffle avec violence. Elles ne sont point rares au Tibet.

Les candidats au titre de *résipa** complètement nus, s'assoient sur le sol, les jambes croisées. Des draps sont plongés dans l'eau glacée : ils y gèlent et en

* C'est ainsi que sont dénommés ceux qui sont devenus experts en l'art de toumo. (Note de l'auteur)

sortent raidis. Chacun des disciples en enroule un autour de lui et doit le dégeler et le sécher sur son corps. Dès que le linge est sec, on le replonge dans l'eau, et le candidat s'en enveloppe de nouveau. L'opération se poursuit ainsi jusqu'au lever du jour. Alors celui qui a séché le plus grand nombre de draps est proclamé le premier du concours.

Il est dit que certains parviennent à sécher jusqu'à quarante draps dans le cours d'une nuit. Il est bon de faire part de l'exagération et, aussi, de tenir compte de la grandeur des draps qui peuvent très bien, dans quelques cas, être devenus minuscules et purement symboliques. Cependant, il n'y a pas de doute que des *respas* ne sèchent vraiment sur eux plusieurs pièces d'étoffe de la dimension d'un grand châle. J'ai pu constater le fait *de visu*.

Il faut en avoir séché au moins trois avant d'être reconnu pour un vrai *respa* digne de porter la jupe de coton blanc, qui distingue les « licenciés ès arts de *toumo* ». Du moins telle était la règle primitive, mais il est douteux qu'elle soit très strictement observée de nos jours. (..)

En dehors de l'épreuve consistant à sécher des linges mouillés, il en existe plusieurs autres. L'une d'elles consiste à s'asseoir dans la neige. La quantité de celle-ci qui fond sous le *respa* et le rayon plus ou moins étendu dans lequel elle fond autour de lui dénote le degré de la chaleur qu'il rayonne.

Il est difficile de se faire une idée absolument précise touchant l'importance des résultats du *toumo*. Néanmoins, ceux-ci paraissent bien prouvés. Des ermites vivent vraiment nus ou couverts d'un vêtement très mince pendant tout l'hiver, au milieu des neiges, à de très hautes altitudes. Je ne suis pas la seule à les avoir vus. Des membres de l'expédition qui tenta d'atteindre le sommet du mont Everest ont aperçu, de loin, quelques-uns de ces anachorètes. Quant à moi, dans la faible mesure où j'ai expérimenté le *toumo*, j'ai obtenu des résultats marquants. ■



Photo © Tous droits réservés

Casque attribué au roi Srong-btsan-sgam-po (7^e siècle), fondateur du royaume du Tibet unifié. Cet objet sera présenté à l'exposition « Trésors du Tibet », qui aura lieu d'avril à octobre 1987 au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Mystiques et magiciens du Tibet © Editions Plon, Paris, 1929. (Réimpression Presses Pocket, 1980.)

A peine rétabli et dès que je fus en mesure d'envisager l'avenir, nous reprîmes nos projets de continuer le voyage interrompu. Nous demandâmes l'autorisation d'aller à Tachkurghan, au Pamir et dans l'ouest de la Chine. Il nous fallut attendre seize ans pour obtenir cette autorisation.

Les femmes apportent la viande. Derrière elles, par l'ouverture de la yourte, les montagnes se dessinent, éclatantes de blancheur sur ce ciel sombre. C'est de la viande de mouton. Le mouton de Marco Polo*. Ce n'est pas simplement un grand honneur. Elle a vraiment le goût de viande.

Les gens qui nous reçoivent ici sont les mêmes que ceux chez qui nous avons habité il y a dix-sept ans, mais de l'autre côté de la montagne, ils le font avec la même hospitalité et la même dignité naturelle (...) Nous sommes assis sur ce tapis tadjik, prodigieusement beau et regardons les plats de viande et les grands pots pleins de lait caillé posés devant nous.

Je suis heureux. Se trouver ici valait bien les dix-sept années d'attente. Et d'ici les chemins s'ouvrent vers l'est. Pourtant jamais on ne pourra dire de moi que j'ai suivi les traces de Marco Polo. A quoi sert d'être le premier étranger à voyager dans le Pamir chinois depuis 1949 et à quoi sert d'être venu ici par routes et fleuves du cap Nord à la mer de Chine, à quoi sert d'avoir travaillé vingt ans pour pouvoir réaliser cela quand de toute façon il me manquera toujours quelques dizaines de kilomètres sur cette route des cols entre l'Afghanistan et la Chine ? Quelques dizaines de kilomètres en moins et c'est comme si je n'avais rien fait !

Peut-être recevrais-je l'autorisation dans dix-sept ans encore. Le Pakistan m'avait promis autrefois de m'autoriser à monter à Tachkurghan par cette route, et supposons que je reçoive aussi l'autorisation de passer la frontière d'Afghanistan et de descendre dans le Ouakhan, alors le voyage sera fait. Et non seulement le voyage de Marco Polo, mais aussi ceux de Fa Xian et Xuan Zang. C'est de cela que je rêvais à onze ans, un été, dans un grenier de la campagne suédoise — de cela et de beaucoup plus.

Peut-être recevrai-je l'autorisation, donc, mais je ne serai certainement pas capable d'entreprendre le voyage. On entend à nouveau la musique, ils dansent toujours dehors. Au-dessus de 4 000 m l'altitude commence à me poser des problèmes (...) Le col que nous franchissions était à 4 700 m. Je suis allé voir quelques tombes qui se trouvaient juste en contrebas. Elles ressemblaient beaucoup à celles qu'il y a dans la vallée proche de Tachkurghan et m'ont aussi rappelé les tombes de la vallée de Bashgoul dans le Nouristan, sous l'Hindou Kouch, au sud des cols d'ici. J'ai donc eu la force d'arriver jusqu'ici, mais dans dix, vingt ans, je ne l'aurais certainement plus. Même si j'obtenais l'autorisation, je ne pourrais pas passer les cols de l'Afghanistan, là-bas. Ils sont plus hauts encore que ceux d'ici.

Curieuse sensation que d'être ici, d'écouter la musique et de savoir que maintenant c'est ici, mais pas plus loin.

Je cite ces notes prises dans le campement à l'est de Tachkurghan. Le temps gris

Marco Polo en 2 CV

par Jan Myrdal

La route de la Soie, parcourue, depuis les temps anciens, par les marchands et par les grands voyageurs, relie l'Occident au cœur de la Chine. Dès son enfance, Jan Myrdal, rêvait de suivre les traces de son illustre devancier Marco Polo. Cet écrivain suédois (né en 1927), autodidacte, a beaucoup voyagé, parcourant l'Europe et l'Asie à la manière des écrivains de la beat generation. C'est en 1957 qu'il part en 2 CV pour la Chine. Il est sur le point d'atteindre le Haut-Pamir quand il tombe malade et doit rebrousser chemin. Sur son lit d'hôpital, il n'a qu'une pensée : reprendre le voyage interrompu. Le récit de son odyssée paraît, en suédois, en 1977.

* « Il y a beaucoup de moutons sauvages qui sont très grands car ils ont des cornes de bien six paumes de long, et de ces cornes font les pasteurs des écuelles pour manger et font encore de ces cornes les clôtures où ils restent la nuit avec leurs bêtes. » In *Le Livre de Marco Polo*.



Photo Michaud © Rapho, Paris

Dans la petite ville de Tachkourgan, dans le Turkestan afghan, un caravanier fait cuire le riz du repas du soir.

leur donne un petit goût sentimental. Le voyage a une dimension qui n'est pas toujours reconnue.

Ils sont tous très objectifs et terre à terre les grands voyageurs qui sont passés ici et qui, plus tard, ont relaté leurs impressions. Leurs raisons de voyager sont très convaincantes. Ils font du commerce ou ils collectionnent les textes religieux ou veulent s'assurer que c'est bien ici la route de la Chine. Ils vont dresser des cartes. Tout cela est très bien.

Nous aussi nous avons nos raisons objectives. J'ai lu quelque part que je voyageais pour relater ce que je voyais. Cela aussi c'est très bien.

Mais en fait cela n'explique pas qu'au cours de ces vingt dernières années j'aie passé plus de mois en voyage que chez moi en Suède, et cela explique encore moins pourquoi les grands voyageurs dont on admire tant les récits ont entrepris leurs voyages.

Car il existe une troisième dimension dans le voyage. Ce regret étrange et douloureux de quelque chose qui serait au-delà. Les départs à l'aurore. La douce sensation d'épuisement après le passage d'une montagne. Le goût de la mer dans la bouche avant d'apercevoir la mer. L'odeur d'eau et de cultures lorsqu'on est encore dans le désert. Arriver dans une ville en plein milieu de la nuit, rester immobile dans l'obscurité et écouter les bruits nouveaux.

Voyager n'est pas simplement voir de nouvelles choses : c'est aussi quitter. Non seulement ouvrir des portes, mais refermer derrière soi ; ne plus jamais revenir. Pourtant le lieu que l'on a quitté pour ne plus jamais y revenir est toujours présent lorsqu'on ferme les yeux. Aucune ville ne devient aussi visible la nuit que celle que l'on a quittée pour ne plus jamais y revenir.

Et c'est ici justement, sur le Toit du monde, au moment où je réalise que jamais de ma vie je ne parachèverai ce voyage que je mène depuis vingt ans — c'est ici justement, maintenant, que je comprends avec quelle force j'éprouve ce besoin de partir, de continuer, d'aller au-delà, de quitter, de voir plus. Il est bon, il est important et rationnel d'écrire des rapports, des reportages, des récits — mais dans une troisième dimension ils apparaissent aussi comme une rationalisation d'un désir puissant, qui pousse ses racines au fond de l'existence. ■

La route de la Soie. Voyage dans les provinces chinoises du Nord-Ouest, Sinkiang et Kansou. Traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach © Editions Gallimard, Paris, 1980.

Lectures

- Les tours du monde des explorateurs, Les grands voyages maritimes (1764-1843)** par Jacques Brosse, préface de Fernand Braudel. Ed. Bordas, Paris 1983.
- L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville** par Jean-Paul Duviols. Ed. Promodis, Paris 1986.
- Les explorateurs du 13^e au 16^e siècle, Premiers regards sur des mondes nouveaux** par Michel Mollat. Ed. Jean-Claude Lattès, Paris 1984.
- Le Japon et la France, Images d'une découverte** sous la direction de René Sieffert. Publications orientalistes de France, 1974.
- Les sources japonaises de l'art occidental.** Galerie Janette Ostier, Paris 1986.
- Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Epoque 1866-1906** introduites, commentées et traduites par André Lévy, Seghers, Paris 1986.

- L'Empire chinois** par Régis-Evariste Huc. Ed. du Rocher, Monaco 1980.
- Léon l'Africain** par Amin Maalouf. Ed. Jean-Claude Lattès, Paris 1986.
- Esclaves et négriers**, collection Découvertes n°11. Ed. Gallimard, Paris 1986.
- Deep-sea challenge, The John Murray/Mabahiss Expedition to the Indian Ocean 1933-1934** édité par A.L. Rice. Unesco, 1986.

La Découverte

Aux éditions La Découverte (Paris), la collection du même nom, spécialisée dans les récits de voyage, est d'une grande richesse. Beaucoup d'extraits publiés dans ce numéro en proviennent. Signalons, parmi ses récentes parutions, **Voyage dans les régions de Tunis et d'Alger** par Jean-André Peyssonnel, présentation et notes par Lucette Valensi, ainsi que **Le monocle de Joseph Conrad, Ethnologie, exotisme et littérature** par Jacques Meunier (Ed. Le Monde/La Découverte).

L'échappée belle

Emission radiophonique centrée sur le voyage et l'aventure, « L'échappée belle » de Marie-Hélène Fraïssé (sur France-Culture) abordera, le 24 avril, le thème des grands voyageurs en liaison avec ce numéro du *Courrier de l'Unesco* consacré aux journaux de voyage. Y participeront notamment Jacques Brosse, auteur de l'article d'introduction de notre numéro, et Jacques Charpier, qui a contribué à son élaboration.

Rectificatifs

Dans une légende de notre numéro de février (« Les pays alpins »), page 6, l'Alpe-d'Huez a été située par erreur en Haute-Savoie. Cette importante station estivale et surtout de sports d'hiver des Alpes françaises se trouve en réalité dans l'Isère. Dans la carte de la page 4, les mentions « Alpes orientales » et « Alpes occidentales » ont été interverties. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

le Courrier 

Vente et distribution :
Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.
Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 1060.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700, Paris, France.
Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Abonnement :
1 an : 90 francs français, 2 ans (valable uniquement en France) : 160 francs français. Reliure pour une année : 62 francs. Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an).
Paiement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets à l'ordre de l'Unesco.

Rédaction au Siège :
Rédacteur en chef adjoint : Olga Rodel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Edition française : Alain Lévêque
Neda el Khazen
Edition anglaise : Roy Malkin
Caroline Lawrence
Edition espagnole : Francisco Fernandez Santos
Edition russe : Nikolai Kouznetsov
Edition arabe : Abdelrashid Elsadek Mahmoudi
Edition braille :
Documentation : Violette Ringelstein
Illustration : Ariane Bailey
Maquettes, fabrication : Georges Servat
George Ducret
Promotion-diffusion : Fernando Ainsa
Ventes et abonnements : Henry Knobil
Projets spéciaux : Peggy Julien
Toute correspondance doit être adressée au Rédacteur en chef.

Rédacteurs hors siège :
Edition allemande : Werner Merkli (Berne)
Edition japonaise : Seiichiro Kojima (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Ram Babu Sharma (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel Aviv)
Edition persane : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Bozidar Perković (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Beijing)
Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Edition grecque : Nicolas Papegeorgiou (Athènes)
Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Edition suédoise : Lina Svenzén (Stockholm)
Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)

Les revues trimestrielles de l'Unesco

Perspectives

Revue trimestrielle consacrée à l'éducation. Elle bénéficie de la collaboration directe d'institutions et de professeurs de faculté de plus de 150 pays. Elle s'adresse aux spécialistes et à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation dans ses dimensions socio-économiques et culturelles.

Abonnement pour un an: 100 F
Le numéro: 30 F

Impact, science et société

Revue interdisciplinaire, analyse les conséquences de l'application de la science et de la technique à notre vie quotidienne, les changements qu'elles provoquent. Chaque numéro traite un thème unique.

Editions ERES, 19, rue Gustave-Courbet
31400 Toulouse, France

Nature et ressources

Revue d'informations internationales, mais qui présente aussi les programmes d'activité de l'Unesco consacrés à l'environnement, aux recherches sur les ressources naturelles et leur conservation.

Abonnement pour un an: 60 F
Le numéro: 18 F

Museum

Seule revue internationale qui présente les nombreux aspects de l'évolution muséographique et la vie des musées à travers le monde, traitant aussi bien de la sécurité et des politiques culturelles que de la conservation.

Abonnement pour un an: 156 F
Le numéro: 48 F

Le Bulletin du droit d'auteur

Revue destinée non seulement aux spécialistes dans ce domaine, mais aussi aux auteurs, libraires, éditeurs, producteurs de disques, gens de radio, cinéastes, chercheurs scientifiques, avocats.

Abonnement pour un an: 60 F
Le numéro: 18 F

Pour vous abonner, écrire à la Section ventes de la Division des périodiques de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant votre règlement à l'ordre de l'Unesco par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets.



Comment obtenir les périodiques Unesco

Les périodiques de l'Unesco peuvent être commandés par l'intermédiaire de toute librairie. Dans chaque pays il existe un ou plusieurs libraires qui assurent le rôle de distributeurs nationaux (voir liste ci-dessous). A défaut, ils peuvent être obtenus par correspondance au Siège de l'Organisation avec règlement joint par chèque libellé en une monnaie convertible ou sous forme de mandat-poste international ainsi que de bons internationaux Unesco.

ALGERIE. ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger
REP. FED. D'ALLEMAGNE. Mr. Herbert Baum Deutscher, Unesco-Kurier Vertreb, Besaltstrasse 57, 5300 BONN 3
ARGENTINE. Librería El Correo de la Unesco EDILYR S R L, Tucumán 1685, 1050 Buenos Aires.
AUTRICHE. Gerold and Co., Graben 31, A-1011 Wien
BAHREIN. Arabian Agencies & Distributing Company, P.O. Box 156, Bahrain.
BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13, "Internationale Drukkerij en Uitgeverij Keessing, Keesinglaan 2-20, 2100 Dourne-Antwerpen CCP 000-0012775-67".
BRESIL. Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ Publicações Técnicas Internacionais Ltda, Processing Dept., R Peixoto Gomide 209, 01409, São Paulo SP
BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia Librairie de l'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia
CANADA. Renouf Publishing Co Ltd., 1294 Algoma Road, Ottawa, Ontario K1B 3W8 STORES, 61 Sparks Street, Ottawa, 211 Yonge St., Toronto SALES OFFICE 7575 Trans Canada Hwy Ste 305, St Laurent, Quebec H4T 1V6.
CHINE. China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box 88, Beijing
CONGO. Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 493, Brazzaville
REP. DE COREE. Korean National Commission for Unesco, P.O. Box central 64, Seoul
CUBA. Ediciones Cubanas O'Reilly N° 407, La Habana
DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35 Norre Sogade, DK-1970 Kobenhavn K
EGYPTE. National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire
ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondárroa (Vizcaya).

ETATS-UNIS. Berman-UNIPUB, Periodicals Department, 4611-F Assembly Drive, Lanham, MD 20706 4391
FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki, Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvaraan Kuja 2, 01640 Vantaa 64
FRANCE. Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, et grandes librairies universitaires
GRECE. Librairie H Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes, Librairie Eleftheroudakis, Nikis 4, Athènes, Commission nationale hellénique pour l'Unesco, 3 rue Akadimias, Athènes, John Mihalopoulos & Son SA, International Booksellers, P.O. Box 10073, 541 10 Thessalonique; Kostarakis Brothers, International Booksellers, 2 rue Hippocratou, Athènes
HONGRIE. Kultura-Buchimport-Abt., P.O. Box 149-H-1389, Budapest 62
REP. ISLAMIQUE D'IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1188 Enghlab Av., Rostam Giv Building, Zip Code 13158, P.O. Box 11365-4498, Téhéran
IRLANDE. The Educational Co. of Ir Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12
ISRAEL. Literary Transactions, Inc., c/o Steimatzky Ltd., PO Box 628, Tel Aviv 61006
ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.), via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence
JAPON. Eastern Book Service, Inc., 37-3 Hongo 3-chome Bunkyo-Ku, Tokyo 113
LIBAN. Librairie Antoine, A Naufal et frères, B.P. 658, Beyrouth
LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg, Service du Courrier de l'Unesco, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles — CCP 26430-46.
MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat Société chrétienne de distribution et de presse, Sochepress, angle rues de Dinant & Saint-Saëns, B.P. 683, Casablanca 05
MAURICE. Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Street, Port-Louis
MEXIQUE. Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12, DF

MONACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte-Carlo
NORVEGE. Johan Grundt Tanum, P.O. B 1177 Sentrum, Oslo 1, Narvesen A/S Subscription and Trade Book Service 3, P.O. B 6125 Etterstad, Oslo 6, Universitets Bokhandelen, Universitetsentret, Postboks 307 Blindern, Oslo 3.
NOUVELLE-CALÉDONIE. Hachette Calédonie, 10 RT 1 bis Ducos, Nouméa
PAYS-BAS. Faxon Europe, P.O. Box 197, 1000 AD Amsterdam
POLOGNE. ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowski-Przedmieście N° 7, 00-068, Varsovie
PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne
ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Piata Stiintei n° 1, P.O. Box 33-16, 70005 Bucarest
ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office, Agency Section Publications CTR, Periodicals Section/Room 008, 51 Nine Elms Lane, London SW8 5DR
SUEDE. Svenska FN-Forbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm, Wennergren-Williams AB, Nordenflichsvägen 70, S 104 25 Stockholm
ESSELLE Tidskriftscentral, Gamlia Brogatan 26, Box 62 - 101 20 Stockholm
SUISSE. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, CH 8024, Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211 Genève 11, C.C.P. 12 236 Librairie Payot aussi à Lausanne, Bâle, Borne, Vevey, Montreux, Neuchâtel et Zurich.
REP. ARABE SYRIENNE. Aleppo University Books Establishment, University of Aleppo, Alep.
TCHECOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1; Arta Ve Smekach 30, P.O. Box 790, III-27 Prague 1
TRINITE-ET-TOBAGO. Commission nationale pour l'Unesco, 18, Alexandra Street, St Clair, Trinidad, W I
TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis
TURQUIE. Haset Kitapevi A S Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul
U.R.S.S. v/o Mejdunarodnaya kniga, Ul Dmitrova 39, Moscou 113095
URUGUAY. Edilur Uruguay, S.A. Maldonado, 10992, Montevideo
YUGOSLAVIE. Nolit, Terazije 27/11, Belgrade

日 月 天 地 雨 風 雲 雪 山 海 川 東 西 南 北 湯 寒 左 右 前 後 上 下
 だふとふ ちやんとふ へめすしふ ちみづとふ とにけきとふ らんせとふ らんせとふ べんせとふ せに とふ せに とふ うえすとふ せいどとふ のつとふ をととふ こつとふ せんけとふ れくとふ やつとふ わつとふ ぶとふ ぶとふ

和蘭 西針

和蘭 西針

和蘭 西針



長 雙